MAD MOVIES PRÉSENTE

IMPACT

N° 29

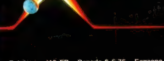
TOTAL RECALL

SCHWARZENEGGER

STALLONE

20 ANS DE CARRIERE

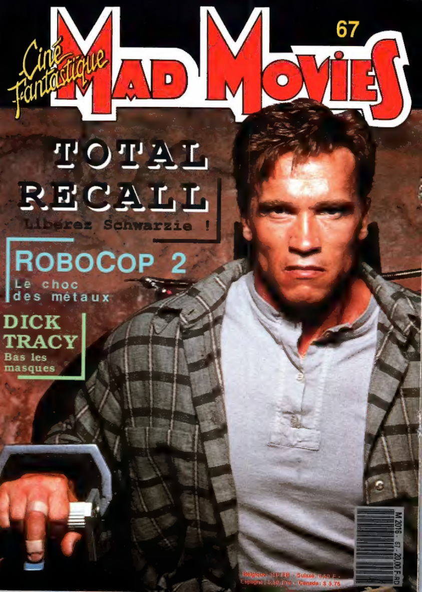
ROCKY 5







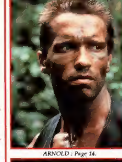
Belgique : 146 FB - Canada $ 5,75 - Espagne : 550 Pts - Suisse : 6, 50F - RCI : 1510 CPA


67
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
TOTAL RECALL
Liberez Schwarzie !
ROBOCOP 2
Le choc des métaux
DICK TRACY
Bas les masques
M 2016 - 67 - 20,00 F-RD



SOMMAIRE

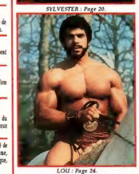




ARNOLD : Page 14.



SYLVESTER : Page 20.



LOU : Page 24.

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/*Mad Movies*. **Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef** : Marc Toullec. **Secrétaire de rédaction & Maquette** : Vincent Guignebert. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Guy Giraud, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaborateurs** : Gilles Boulenger, Betty Chappe, Cyrille Giraud, Michel Ménoré, Karine Sarrat et Jack Tewksbury. **Correspondants** : Marc Shapiro (Los Angeles), Alberto Farina (Rome) et Marcel Dolmen Burel (Kergazoil). **Composition** : The Mansart's Boys. **Photogravure** : IGO/BOA. **Imprimerie** : Jean Didier. **Distribution** : NMPP. **Dépôt légal** : octobre 1990. **Commission paritaire** : N°67856. N°ISSN : 0765-7099. Bimestriel. N°29 tiré à 70.000 exemplaires.
Remerciements : Michèle Abitbol-Lasry, Agence 2001, Bruno Chatelin, Firmin Dartois, Françoise Dessaigne, Fanny, Florence Farrel, Bill George, Jane Gibbs, Damien Granger, Randy Greenberg, François Guerrar, Christophe L. et son staff, Anne Lara, Corinne Licoppe, Bruno Maccarone, Multimédia Promotion, Gilles Polinien, Joëlle Rameau, Sipe, Lindsay Stride.

EDITO

Bientôt dix ans que la vague du muscle nouveau made in Hollywood est apparue sur les écrans. Nombreux ceux qui prédisaient des carrières rapides destinées à un oubli express. Mais les muscles tiennent encore bon. On ne déboulonne pas du jour au lendemain Stallone et Schwarzenegger. Le premier retrouve grâce auprès du public américain après avoir goûté à l'échec relatif de **Rambo III**, le second le bat au box-office par l'intermédiaire de **Total Recall**. Les deux hommes n'en finissent pas de se chamailler. Bras dessus, bras dessous sur la Croisette, ils surenchérissent dans les projets fous, dans les risques aussi. Schwarzie tourne la comédie **Jumeaux** et Stallone annonce un remake de **Oscar**, où il remplace Louis de Funès, et une comédie sur le bonheur d'être voisin avec le gros John Candy. Schwarzie se fait une spécialité du thriller de science-fiction et Sly lui emboîte le pas avec un **Dead Reckoning** futuriste. Sly se remet en cause dans **Rocky V** et Arnold... A suivre.

Pendant que les géants s'affrontent par scénaristes interposés, un autre grimpe un à un les barreaux de l'échelle, Jean-Claude Van Damme. Certaines mauvaises langues lui laissaient voici à peine un an une espérance de carrière pour le moins brève. Avec **Full Contact**, il prouve que son étoile ne cesse de briller. Plus de 200.000 entrées sur Paris (**Tango & Cash** ne les a pas atteintes), un million sur toute la France, Van Damme se négocie cher maintenant. Parallèlement à **Full Contact**, **Bloodsport** faisait cet été, en Italie, des scores remarquables avec deux ans de retard sur la trajectoire française. Les italiens ne devraient donc pas tarder à nous sortir des pseudo karatékas milanais, siciliens ou florentins afin de nourrir un marché avide de combattants estampillés vieille Europe. Quant il s'agit de plagier, les italiens sont les plus doués. On attend donc les petits Van Damme, après que ce bon gros Menahem Golan ait lancé sur le marché Emmanuel Kerwyn, Bruxellois d'origine. On barbote là dans des flaques d'eau. Van Damme, de son côté, flirte avec des budgets de 20 millions de dollars, et attend patiemment le titre qui l'installera sur le podium aux côtés de Arnold et Stallone. Ce la ne sera pas **Kickboxer 2**, **Bloodsport 2** ou **Cyborg : le Retour** !

Marc TOULLEC

EXPRESSO

En rupture de James Bond (au fait, le prochain pourrait être mis en scène par Ted Kotcheff), John Glen remplace Donald Cammell sur le tournage de **Centrifuge** avec Don Johnson. Un ex-agent de la CIA est recherché par ses anciens employeurs et par le K.G.B.. Avant ce film, John Glen aurait tourné pour la télévision le pilote de la série **Checkered Flag** concernant les prouesses sportives et sentimentales des coureurs automobiles.

Quoi de neuf docteur ? Tout auréloé du triomphe de **Dick Tracy**, Warren Beatty vient de renoncer au rôle d'un médecin passant de l'autre côté de la barrière après avoir découvert qu'il se traînait un cancer depuis pas mal de temps. C'est William Hurt qui va s'y coller dans **The Doctor** sous la direction de Randa Haines, laquelle avait exploré le monde des sourds-muets dans **Les Enfants du Silence**. Il y aura sûrement des médecins dans la salle !



LE ROI DE LA PLUME

Tony Sinclair rentrera dans les dictionnaires du cinéma comme le spécialiste numéro un de la plume. Notre homme, partisan de la série Z la plus ringue, voue un culte inconditionnel à la toison des volatiles de tout poil. Après **Count Tickula et Featherface**, il vient de commettre pour quelques dollars une chose titrée **Doctor Ticklestein**, adaptation lointaine du roman de Mary Shelley. Le scénario vaut son pesant de plumes. Le satanique docteur Ticklestein (un sosie de Jeffrey Combs dans **Re-Animator**) est obsédé par les femmes plantureuses. Il les capture, les torture grâce à un plumeau, les soumet à de nouveaux supplices à base de glace, de tuyauteries, d'air froid ou chaud... Ticklestein ne pense qu'à ça : chatouiller à mort les donzelles du village voisin... Tony Sinclair serait-il un auteur ? Fichtre que oui. *"Je considère la torture à la plume comme le contrepoint à toutes les dégradations que l'on fait subir aux femmes dans les films d'horreur"* commente ce grand cinéaste. Tandis que les **Vendredi 13** et autres **Freddy** brodent sur l'art et la manière de tuer son voisin, Tony Sinclair, quant à lui, conceptualise des méthodes *"érotiques, uniques, de torture à la plume"*.

Quel beau message ! Saddam Hussein et ses petits copains dictateurs devraient s'en inspirer. C'est toujours mieux que la gégène électrocutant les parties sensibles de l'individu ! Après **Count Tickula, Featherface, Doctor Ticklenstein**, Tony Sinclair continue imperturbablement son oeuvre d'édredon bien rembourré. Voici maintenant venir **The Tickling Bandit et Doctor Tickle and Mister Tied** ! Et ce n'est pas un poisson d'avril.



Voici une association torride qui ne devrait pas décevoir : Eric Roberts et Jennifer Jason Leigh. Alan Bridges les dirige dans **Fire Princess**. Le scénario se base sur la liaison orageuse entre la très mondaine Josephine Bigelow et le poète excentrique Harry Crosby. Encore un rôle tordu pour Jennifer Jason Leigh, une habituée décidément (**Dernière Sortie pour Brooklin** et **Heart of Midnight** dans lequel on l'avait même flanquée d'un pied-bot !).

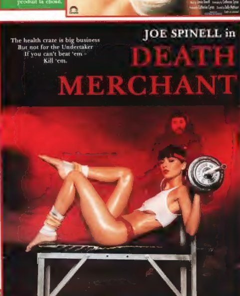
"S.O.S. mes deux seins !" semble s'écrier cette charmante créature aux arguments frappeurs. Mais la donzelle devrait plutôt s'adresser au bon dieu qu'à ses seins, car le monsieur qui la poursuit est animé de perfides intentions. Son imposante perceuse le prouve bien ! Voici donc **Stab in the Dark**, un psycho-killer tout ce qu'il y a de classique dans lequel un dingue frappe des jeunes filles juste avant les vacances d'été. Roger Corman produit la chose.



Robin des Bois fait un come-back remarqué à Hollywood. Tous les producteurs s'intéressent désormais au justicier de la forêt de Sherwood. *Morgan Creek* clôt actuellement le tournage en Angleterre de **Prince of Thieves** avec Kevin Costner. Ecrit par Pen Densham et John Watson (**The Kiss**), le film, réalisé par Kevin Reynolds (**La Bête de Guerre**), ne serait pas vraiment conforme à la légende du célèbre brigand. John McTiernan, qui n'en finit pas d'accumuler les projets spectaculaires, laisse tomber **The Adventures of Robin Hood**. Les Brésiliens, eux, claironnent haut et fort le bouclage de **The Mystery of Robin Hood** tourné à Rio de Janeiro, 37ème segment de la série des **Xuxa** (??), dans lequel un Robin des Bois moderne guerroie dans les bas-fonds. A tout prendre, la meilleure version contemporaine de Robin des Bois restera sans doute le mirifique **King of New York** d'Abel Ferrara...

Sacré Menahem Golan. Le producteur le plus rigolo du monde (pondeur de remakes à la chaîne et ancien boss de *Cannon*) ne recule devant rien. Sous la tutelle de *21st Century* (**Captain America, La nouvelle Nuit des Morts-Vivants**), il s'attaque à une reconstitution de la crise du Golfe avec George Bush et Saddam Hussein (ou du moins leur interprète) dans les principaux rôles. Avant de donner le premier tour de manivelle, Golan attend fébrilement la fin du conflit. Peut-on conseiller aux chefs d'états de se manier un peu le cul de manière à ce qu'on puisse enfin se marrer ?

Andrew Vajna, l'un des anciens dirigeants de *Carolco*, vient de fonder sa propre compagnie, *Cinergi*. Il annonce d'abord **The Stand**, lequel n'a rien à voir avec le roman de Stephen King. Dirigé par John McTiernan, le cinéaste le plus sollicité d'Hollywood, le film présente un savant découvrant dans la forêt amazonienne un remède contre le cancer. Avec cette vieille branche de Sean Connery sans doute !



Avant de passer de vie à trépas dans des circonstances atroces, ce bon vieux Joe Spinell (**Maniac**) aura tourné pas mal de séries B. On vient d'en découvrir une, pas triste du tout d'ailleurs, **Death Merchant** de Franco Steffanino. Big Joe y incarne un certain Oncle Roscoe, savant émérite pratiquant dans son laboratoire secret des expériences pas nettes du tout sur de jeunes femmes bien faites, généralement des adeptes de l'aérobic, du body-bulding et autres sports de "mise en formes". Mon petit doigt me dit que **Death Merchant** se titrait il y a moins d'un an **The Undertaker**. Quelqu'un voudrait-il rallonger la filmographie de Joe Spinell au-delà de sa mort ? Macabre découverte...

KILL ZONE

Les Etats-Unis sont décidément une source intarissable de séries Z comme on les aime. C'est à dire bien ringues, à la limite du regardable, bourrées de starlettes à la cuisse légère, de jeunes premiers qui promettent beaucoup mais qui ne feront jamais rien, de dialogues style "Ah, mec, je vais te péter la gueule !"... Une grande tradition. Dernière livraison : **Kill Zone** qui serait *"un thriller d'action mettant en scène des meurtres brutaux"*. Une définition précise, nette. Vraiment, on sait à quoi s'en tenir. Un vilain trafiquant compromet un innocent dans un meurtre. Celui-ci purge une longue peine de prison. Lorsqu'il sort de tôle, il s'aperçoit que sa petite amie est soumise à rude épreuve par l'homme qui l'a envoyé derrière les barreaux. Bien décidé à prendre sa revanche, l'innocent entame une guerre sans merci contre le trafiquant et libère sa douce... Bel exemple de scénario profond, intelligent et original n'est-ce pas ? Manifestement, le metteur en scène, un jeunot du nom de Addison Randall, se moque éperdument de son script. De la castagne, des vilains vraiment typés, des flingues énormes, des gros mots... N'en faut-il pas plus pour mitonner une série Z ? Si : une présence féminine. En l'occurence la pulpeuse Melissa Moore dans le rôle de la fiancée kidnappée. Miss Moore, à la force de son abdomen et de son fessier, amasse de quoi combler une filmographie digne des plus grands pionniers du Z. **Invisible Maniac** où elle se fait mater par un lubrique translucide, **Metamorphosis II**, **Vampire Cop**, **Repossessed** (une parodie foireuse de **L'Exorciste** dans laquelle la grosse Linda Blair reprend son rôle)... Melissa Moore a de l'ambition. Encore un peu de persévérance Melissa, et tu seras de taille à affronter Linnea Quigley, la papesse du Z chez l'Oncle Sam !



Bruce Willis marche sur les traces d'Harrison Ford avec **Hudson Hawk** de Michael Lehman. Entre Frank Stallone et James Coburn, il incarne un intrépide voleur de diamants... Sean Penn passe derrière la caméra avec **The Indian Runner** que devrait interpréter Gene Hackman... Promue inspectrice, Sean Young traque un tueur fou œuvrant dans le milieu de la photographie de mode dans **Love Crimes** de Lizzie Borden... James Cameron produit le nouveau film de son épouse, Kathryn Bigelow, **Riders of the Storm** avec Patrick Swayze en agent du FBI... John McKenzie réunit Brian Dennehy, Bill Paxton, et Jeff Fahey dans **Blue Heat**, un thriller où un flic intègre lutte à la fois contre ses supérieurs véreux et des trafiquants de drogue... Stewart Raffill (**Mac et Moi**) tourne la séquelle du nullard **Mannequin** qui se titre bêtement **Mannequin on the Move**... Charlton Heston reprend du service dans **Original Sin**, du mauvais Ron Satlof, où il incarne un type bien comme il faut kidnappé par sa famille, la Mafia... Blake Edwards s'apprête à réaliser la version cinéma de la série TV qu'il a créée, **Peter Gunn**, avec dans le rôle principal Peter Strauss... Le black Carl Weathers installe un système de sécurité dans le **Dangerous Passion** de Michael Miller et se retrouve impliqué dans une affaire de meurtres... Robert Redford produit **Dark Wind**, premier film d'une série narrant les aventures du flic navajo Jim Chee...

LE PARRAIN 3

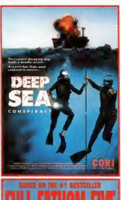


Andy Garcia et Al Pacino. La Famille s'agrandit.

Al Pacino, Andy Garcia, Diane Keaton, Talia Shire, Eli Wallach, Bridget Fonda, George Hamilton, Helmut Berger, Rat Vallone, John Savage... Jolie distribution. Coppola ne se refuse décidément rien. Son **Parrain 3** débarque 16 ans après le deuxième et 18 ans après le premier. Brando et De Niro ne sont plus de la partie et les choses ont beaucoup évolué. Les activités de Michael Corleone sont désormais respectables. Il travaille avec les grandes banques internationales, boursicote à Wall Street, investit dans les casinos, entretient des rapports étroits avec le Vatican. Sa fille, Mary (Sofia Coppola, la fille de Francis), se voue à des oeuvres charitables tandis que le fiston Anthony suit des cours de droit. Michael Corleone vient de fêter ses 60 ans et un vilain diabète le mine. Vincent Mancini (Andy Garcia), fils illégitime de son frère, intervient en observateur des affaires de la Famille. Michael le jauge. Il se doit de savoir si le "jeune" peut s'adapter à des activités respectables après avoir trempé dans des règlements de compte sanglants... *"Le* ***Parrain*** *3 est, en quelque sorte, l'histoire d'une famille royale américaine cherchant sa légitimité. Nous frayons ici avec des thèmes aussi puissants que le pouvoir, la succession, la vengeance, la rédemption... et l'amour"* commente Coppola. Ecrit par Mario Puzo au terme d'une multitude de scénarios fantaisistes, **Le Parrain 3** s'inscrit comme la suite logique des deux précédents tomes de la trilogie. Après bien des déboires et un budget frisant les 40 millions de dollars, Coppola a enfin donné le dernier tour de manivelle à cette saga au sein de la Mafia. Les premiers échos sont enthousiastes. C'est tout pour l'instant.

Bizarre, bizarre... *Kaiola Productions* met en branle **The Sensitives** d'après le livre de Herbert Burkholz. Il s'agit d'un sombre drame tournant autour de sujets dotés de pouvoirs psychiques. Cela ne vous rappelle rien ? **Scanners** de David Cronenberg bien sûr, dont **The Sensitives** était justement le premier titre. On porte plainte immédiatement ou on attend ?

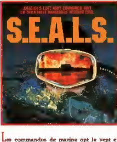
Si le fond de l'air est frais, le fond des océans est chaud en ce qui concerne le box-office. Entre **Abyss** et **A la Poursuite d'Octobre Rouge**, les écrans fleurent bon les senteurs d'algue. **Full Fathom Five** de Carl Franklin avec Michael Moriarty et John Lafayette met en scène un sous-marin soviétique, le Kirov, détourné par des terroristes Panaméens qui s'en servent pour contrer les agents de la C.I.A. Egalement inspiré par le film de John McTiernan, **Deep Sea Conspiracy** de Michael Brun ressemble à une aventure hypothétique du Commandant Cousteau. Une zoologue constate la disparition de son orque préféré en enquêtant autour de l'épave d'un bateau. Elle découvre rapidement, via le meurtre de deux de ses copains, qu'elle est impliquée dans un vilain trafic de composants électroniques. Encore un film qui vous fera sauter les plombs !





George Miller (celui de **Mad Max**) vient de finir **L'Histoire sans Fin 2** (sortie française pour les fêtes de fin d'année). Après avoir refusé une espèce de **Mad Max** se déroulant dans le désert australien, il regagne les Antipodes pour les besoins d'une série TV de six heures dérivée de l'"Oliver Twist" de Charles Dickens. Bizarre.

Après avoir enfilé les collants noirs de Robin des Bois, Kevin Costner, sous la tutelle de sa boîte *Tig Productions*, devrait produire et interpréter **China Moon**, un thriller érotique, et **The Mick**, biographie d'un révolutionnaire Irlandais. Question : où est passé son désastreux **Revenge** commis par Tony Scott ?



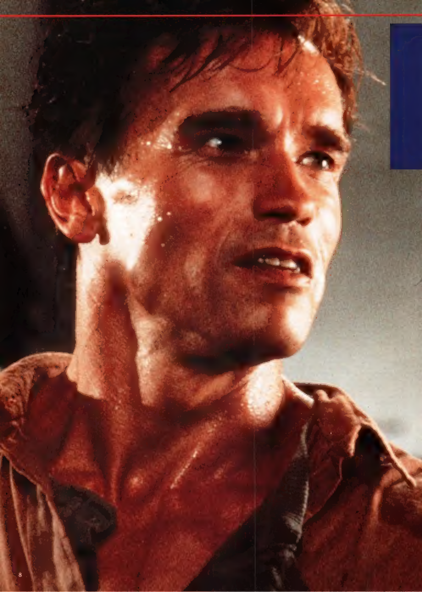
Les commandos de marine ont le vent en poupe. Après le **Navy Seal** de Lewis Teague avec Charlie Sheen, Menahem Golan s'empresse de produire **S.E.A.L.S.** de Shimon Dotan avec Rob Lowe dans la peau d'un spécialiste du combat. Le film serait *"dans la tradition de Top Gun"*. Ouille !

Columbia lâche un million de dollars sur un scénario inspiré du "Loup des Mers" de Jack London, superbe récit maritime ayant déjà fait l'objet d'une série TV. Joe Dante en serait le réalisateur, et Tom Hanks le principal interprète.

Un projet qui mérite grande attention : **The Cabinet of Doctor Ramirez**. Inspiré du fameux **Cabinet du Docteur Caligari**, le film est un récit d'humour noir réalisé par un certain Peter Sellars et produit par... David Lynch !

Distribution princière pour le prochain Ron Howard, **Backdraft**, écrit par Pen Densham et John Watson. Kurt Russell, William Baldwin, Robert de Niro, Jennifer Jason Leigh, Scott Glenn et Rebecca DeMornay s'y retrouvent autour de l'histoire de deux frères de combat...

Jack TEWKSBURY



TOTAL RECALL

Enfin, il sort ! Enfin, il est possible de juger sur pièce ce film monstre, annoncé comme LE film de science-fiction des années 90... On a des raisons d'aimer que d'autres n'ont pas.



La question se pose. **Total Recall** est-il à la hauteur des folles espérances de ses auteurs ? A la hauteur de la démence visuelle, de l'humour vicelard et de la hargne destroy d'un Paul Verhoeven qu'on imagine filmant ad vitam æternam la carcasse du premier RoboCop ? A la hauteur des ambitions d'Arnold, soucieux de se métamorphoser en comédien complet ? A la hauteur d'un budget incroyable qui a permis la construction d'un petit morceau de la planète Mars au Mexique ? Des questions, il y en a des dizaines concernant **Total Recall**, convergeant toutes vers les promesses lancées depuis maintenant plus de deux ans...

De la terre à Mars, il n'y a qu'un vol régulier par navette spatiale. Pas compliqué. Suffit de réserver sa place. C'est ainsi que le prolo Doug Quaid s'embarque pour la grande aventure. Miné par des souvenirs nébuleux et des réflexes violents face à des agresseurs mystérieux, ce dernier se doit de faire le point sur lui-même, de savoir qui donc peut avoir intérêt à le tuer. Le dictateur de Mars en personne évidemment, Cohaagen, un capitaliste fier d'adopter un principe vieux comme le monde, "Prends l'oseille et tire-toi". Cohaagen tente de mater par la force la rébellion ouvrière. Il y réussirait bien si Doug Quaid n'apportait son grain de sel. A moins que Doug Quaid soit son agent secret, une taupe ignorant son statut d'espion. Cela manipule sec dans **Total Recall**. Quaid n'existe pas ; il est un simulacre, une simple mémoire informatique greffée dans un coin de cerveau. Sa douce et blonde épouse joue elle aussi le jeu des apparences. Dévouée et frêle, elle se transforme en un éclair en une combattante redoutable, envoyant des revers du pied dans les parties délicates de l'individu. Il y a aussi Benny, le chauffeur de taxi, à priori un comparse sympathique se devant de nourrir une famille très nombreuse coûte que coûte... Paul Verhoeven ne cesse de brouiller les pistes. Jusqu'au dernier instant, impossible de savoir si les miroirs ne font pas encore face à d'autres miroirs !

On peut ne pas vraiment rentrer dans le jeu de Paul Verhoeven, dans cette sombre histoire d'identités falsifiées, de mémoires préfabriquées prêtes à être consommées. Paul Verhoeven se montre prudent, ne pousse que rarement son audience au bord du gouffre, un gouffre dans lequel on aimerait tomber. Question action, le cinéaste manifeste des ambitions homériques. Et les tient. Le moindre impact de balles explose littéralement les corps. Arnold se sert d'un pauvre usager d'un escalator comme bouclier de chair, les cadavres pleuvent comme dans le plus sanglant des thrillers made in Hong-Kong... Rien que des affrontements titanesques où la mesure n'a aucun prise, aucun sens. Idem pour les effets spéciaux, les maquillages délirants de Rob Bottin, les décors reconstitués avec un sens maniaque du détail. On peut même apercevoir une édition de "Mars Today", le canard local ! L'ensemble ne fait pas un grand film, une pointure du niveau de **Blade Runner**, mais un divertissement luxueux, rapide, dans lequel les dollars permettent des délires exclusivement réservés à la bande dessinée jusqu'ici. Paul Verhoeven s'en tire intact, avec toute son intégrité. Arnold gravit un échelon supplémentaire dans sa volonté de devenir un comédien. Rob Bottin s'est permis des trucs déments dont l'avaient frustrés tous les producteurs des années durant... Bilan globalement positif. Une chose est néanmoins sûre : avec le temps, **Total Recall** risque de se bonifier, d'être réestimer la tête froide par ceux qui en attendaient autre chose. Mais cette cuvée martienne ne brûle jamais le palais.

Cyrille GIRAUD

La face cachée DE MARS

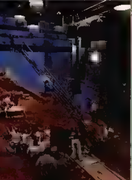
Les Martiens ne sont pas verts. La grosse enveloppe accordée aux effets spéciaux apporte des certitudes. Les Martiens sont plutôt blancs de peau, une peau salement amochée par les radiations solaires. Les dégâts infligés à la planète Mars sont aussi graves. Un bataillon de spécialistes mené par Rob Bottin et *Dream Quest Images* créent de A à Z cette colonie terrienne.

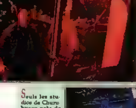
Les fameux mutants de Mars sortis des ateliers de Rob Bottin. Directement contacté par Paul Verhoeven pour qui il avait déjà mis au point la cuirasse de RoboCop, Rob Bottin façonne ses "monstres" d'après ses propres cauchemars et le souvenir de vieilles bandes dessinées datant de son enfance. Au départ, le scénario prévoyait une civilisation entière de mutants vivant dans l'enceinte de VenusVille. Cela aurait demandé des centaines de maquillages qui aurait considérablement enflé le budget. Rob Bottin a ici tenu à créer des monstres crédibles, réalistes dans une certaine mesure, plus choquants au fur et à mesure que la caméra de Paul Verhoeven les découvre.

Il était initialement prévu que la mère et la fille, toutes deux douées de pouvoirs psychiques incroyables, soient vues de profil. Rien d'anormal dans leur visage a priori. Puis Arnold Schwarzenegger devait s'approcher et constater les dégâts opérés par les radiations solaires. Déjà employé au début des années soixante dans le mythique **Voyeur** de Michael Powell, ce "truc" aurait dans **Total Recall** demandé des maquillages nettement plus complexes, donc plus coûteux et nécessitant un surplus de temps. En éliminant cette possibilité, Rob Bottin a permis à la production d'économiser quelques milliers de dollars.

Le rôle de Rob Bottin ne se limite nullement dans **Total Recall** à la simple application de quelques prothèses de latex ; le maquilleur génial de **Hurlements** et de **Legend** intervient directement dans les décisions artistiques ou même narratives. Le scénario de Dan O'Bannon et Ronald Shusett décrivait d'abord un Kuato de la taille d'une balle de golf qui aurait poussé sur la tête de George, son porteur. Rendu dingue à l'idée d'élaborer un effet idiot à ce point, Rob Bottin passe alors des heures à repérer l'endroit du corps où le mutant-bébé serait le mieux placé. Une réplique exacte du corps de l'acteur donnait la possibilité à seize opérateurs de manipuler les mains et les bras. Les mouvements des lèvres se devaient de correspondre précisément au dialogue. Rob Bottin affirme avoir voulu donné une "grandiloquence toute shakespearienne" à Kuato, l'effet spécial le plus surprenant de **Total Recall**.







Seuls les studios de Churubusco près de Mexico permettent la construction de plateaux comportant des fonds bleus de ces dimensions. L'emploi du fond bleu est primordial dans **Total Recall**. Toutes les incrustations des paysages martiens, des peintures sur verre, sont le fruit des gigantesques toiles montées par les techniciens de *Dream Quest Images*, société dirigée par Eric Brevig. Le fond bleu est néanmoins source de problèmes a priori insurmontables : le moindre reflet, y compris dans les cheveux, peut révéler la supercherie de l'effet spécial. A l'écran, un trou se creuse alors dans l'objet, lequel peut devenir ainsi complètement invisible. La couleur rouge est le fruit de longues recherches menées par Eric Brevig et aussi un compromis entre la réalité scientifiques et des besoins plus esthétiques. Des caméras d'une haute précision, dont les déplacements étaient enregistrés par une mémoire informatique, permettaient une parfaite interactivité entre personnages, décors, miniatures, et peintures sur verre.

Le poids du Bottin



Total Recall est-il un film à effets spéciaux ? Paul Verhoeven s'en défend, Arnold Schwarzenegger s'en défend... Et pourtant **Total Recall** regorge d'effets de la première à la dernière image. De l'immense écran vidéo de l'appartement du héros à l'horizon martien passant du rouge pourpre au bleu Caraïbes, le film accumule une quantité impressionnante de peintures sur verre, de maquillages monstrueux, d'effets calculés par ordinateur, d'explosions à grande échelle, de décors volant en éclats... Il est rare qu'un plan ne comporte pas un trucage. Mais Paul Verhoeven sait magnifiquement intégrer la performance technique à une histoire sans jamais tomber dans le démonstratif dans les excès complaisants où maquilleurs et spécialistes des modèles réduits brillent leur nom par images interposées. Les effets spéciaux de **Total Recall** doivent leur efficacité à la modestie de leur responsable, Rob Bottin.

Le maquilleur le plus en vu d'Hollywood n'est plus un simple employé à qui le metteur en scène dicte ses dix volontés. Engager Rob Bottin, c'est aussi se risquer à des critiques sur des pans entiers du scénario. Sur **Total Recall**, il ne s'est vraiment pas gêné. L'épisode d'Arnold passant la douane martienne caché dans une carcasse de grosse mégère, Johnny Taxi, l'apparition du meneur de la rébellion, Kuato, contre le dictateur Cohaagen, le faux bras de Benny... Rob Bottin apporte sa marque, sa signature aux épisodes les plus marquants du film. Que l'on aime ou pas le film, son travail paraît inestimable. Inestimable même lorsqu'il s'agit de grimer le plus simplement du monde une jolie femme de façon à en faire un monstre. Facile aussi de falsifier une gamine toute mignonne en lui prêtant un oeil aussi coulant qu'un oeuf poché... Mais aux effets les plus évidents, aux prothèses de latex mille fois vues, Rob Bottin impose une originalité permanente. De la mégère dont le visage se fend en lamelles pour dévoiler son "locataire" à ce bébé monstrueux et suprêmement intelligent qu'est Kuato, Rob Bottin pèse lourd dans **Total Recall**. Lorsqu'il cède à la pression du gore, c'est aussi pour se permettre des effets spéciaux directement influencés par le dessin animé. Des yeux sortant de leurs orbites comme s'ils étaient montés sur ressort, une gueule bouffie, une langue énorme... On se croirait face à Woopy, le loup dragueur d'une multitude de Tex Avery.

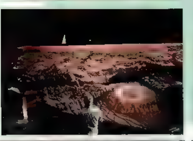
Si les maquillages virtuoses orchestrés par Rob Bottin font merveille, les effets spéciaux visuels souffrent parfois de quelques carences, l'aspect maquette étant immédiatement perceptible, lors, surtout du plan foireux d'un vaisseau virevoltant dans l'espace. Des détails en comparaison de la réussite des trucs facétieux mis au point par Rob Bottin et son staff. Soucieux d'élargir son registre et de quitter la science-fiction, le gore et même le fantastique, ce dernier prépare actuellement les effets spéciaux du Festin Nu de David Cronenberg.

Marc TOULLEC

Total Recall. USA 1990. Réal. Paul Verhoeven. Scén Ronald Shusett, Dan O'Bannon et Gary Goldman d'après la nouvelle de Philip K. Dick Dir Phot Jost Vacano Mus Jerry Goldsmith SPFX Rob Bottin, Dream Quest Images, Stetson Services Prod Ronald Shusett Buzz Feitshans pour Carolco Int. Arnold Schwarzenegger, Rachel Ticotin, Sharon Stone, Michael Ironside, Ronny Cox.. Dur. 1H 50. Dist Columbia/Tri-Star. Sortie nationale prévue le 17 octobre 1990







Peut-on encore parler de modèles réduits ? Les maquettes de **Total Recall** sont parmi les plus imposantes jamais construites pour un film. Conçues d'après des données scientifiques et des plans spéculatifs de la NASA, elles sont l'oeuvre de la compagnie *Stetson Visual Services*. Des ascenseurs minuscules, des trains, et toute une foule de détails animent les portions de Mars reconstituées. Combinées à l'écran avec les peintures sur verre et les ajouts visuels de *Dream Quest Images*, les maquettes ont été construites à Los Angeles d'après des indications de prises de vues de Paul Verhoeven. Celui-ci, lors de ses déplacements sur la côte californienne, demandait souvent quelques modifications comme laisser dans l'ombre le fond du canyon. Le "modèle réduit" le plus important demeure la pyramide renfermant le coeur nucléaire de Mars, lequel explose dans les dernières minutes pour libérer l'oxygène. Une petite montagne de 6 mètres de hauteur fut spécialement érigée, et des conduits renfermant une vapeur la parcouraient. La roche était en fait du plexiglas et les employés de *Stetson Visual Services* pouvaient aisément gravir le monticule !





La confection de Johnny Taxi. Cet androïde impassible, débitant le même texte quelle que soit la situation, est la combinaison de plusieurs techniques d'effets spéciaux. Articulé par des câbles et par un mécanisme élaboré dirigé par un ordinateur, Johnny Taxi est une des nombreuses créations du maquilleur Rob Bottin. Le véhicule, par contre, est l'oeuvre du concepteur futuriste Ron Cobb. Johnny Taxi existe en plusieurs versions, selon les nécessités de tel ou tel plan. Le premier est une marionnette entièrement assistée par computer, le deuxième, un simple buste qu'Arnold arrache de colère de son socle et le troisième est destiné à fondre dans les flammes.

Une vue d'ensemble de la colonie martienne dirigée d'une main de fer par le dictateur Cohaagen. Dans le genre, on a vu plus performant, mais l'effet est loin d'être ridicule. On trouve ici une maquette, des peintures sur verre (qui délimitent l'horizon de la planète) et une foule de détails optiquement rajoutés. Ce sont notamment des lumières, un train, et même l'ombre minuscule des mineurs trimant dans les immenses carrières de Mars.





Conçues d'après des dessins de Ron Cobb, les combinaisons spatiales évoquent celles de 2001, L'Odyssée de l'Espace. Des assistants ajustent les casques d'Arnold Schwarzenegger et de Rachel Ticotin.

ARNOLD

SCHWARZENEGGER

La montagne Arnold n'a pas toujours été cette masse impressionnante, cette armoire ambulante au sourire carnassier. Non. Tout jeunot, Arnold était du genre chétif, malade d'une vigoureuse bronchite chronique. Carrément Cosette au masculin. Depuis son petit village d'Autriche (un seul téléphone, chez le curé, une seule télé, chez l'unique restaurateur), sa mère le portait sur son dos, lors de trop sévères quintes de toux, jusqu'à la ville la plus proche. Du Dickens tout craché. Pendant que Papa exerçait pour quelques francs la profession de chef de la police du patelin, Arnold rêvait aux musclés qui terrassaient des



légions entières, des monstres moulchouteux dans les péplums italo-hispaniques des sixties. Durant son service militaire, il fait le mur, remporte un concours de culturisme et revient purger sa peine. Monsieur Europe Junior à 18 ans, Monsieur Univers à 20 ans. Il part pour les Etats-Unis, se plante dans une compétition de gonflette, améliore son anglais, décroche divers diplômes (psychologie, affaires internationales), accumule les titres de champion en culturisme, fait fortune (grâce à l'immobilier et à une entreprise de vente par correspondance)... Arnold se façonne, se construit. Un beau jour, cet autodidacte d'exception décide de poser ses pieds sur le sol hollywoodien...

1969
HERCULES (HERCULES IN NEW YORK)
de Arthur Seidelman

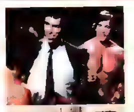
Hercules in New York permet à un Arnold encore jeune de tourner pour la première fois. Grand admirateur des acteurs culturistes sévissant dans les péplums italiens des sixties (Steve Reeves, Reg Park...), il s'oriente tout naturellement vers la mythologie gréco-romaine. Arnold, qui ne s'autorise pas encore le nom de Schwarzenegger, se cache derrière



un Strong fort à propos et décroche la mini-jupe du héros antique. S'ennuyant ferme sur les nuages de l'Olympe, Hercule demande à son père, Zeus, la permission de visiter le New York des années 70. Ses déboires lui valent de fréquenter des combats de rue... Cet Hercule a la tête aussi petite que ses muscles sont imposants. Maladroit, hésitant, Arnold apprend le métier de comédien entre deux compétitions de body-building.

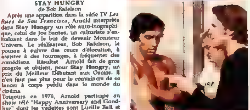
1973
LE PRIVE (THE LONG GOODBYE)
de Robert Altman

Le Privé range Arnold entre deux autres baraqués. Tous trois sont les hommes de main d'un malfrat cherchant à intimider Philip Marlowe, le privé nonchalamment interprété par Elliott Gould. Arnold figure dans **Le Privé** par accident : il passe sur le plateau, le réalisateur le remarque et lui demande de tenir ce rôle à la limite de la figuration.



1976
STAY HUNGRY
de Bob Rafelson

Après une apparition dans la série TV *Les Rues de San Francisco*, Arnold interprète dans **Stay Hungry** un rôle auto-biographique, celui de Joe Santos, un culturiste s'entraînant dans le but de devenir Monsieur Univers. Le réalisateur, Bob Rafelson, le pousse à suivre des cours d'élocution, à assister à des tournages, à fréquenter des comédiens. Résultat : Arnold fait de gros progrès et obtient, pour **Stay Hungry**, un prix du Meilleur Débutant aux Oscars. Il n'en faut pas plus pour le convaincre de se lancer à corps perdu dans le monde du cinéma.
Toujours en 1976, Arnold participe au show télé "Happy Anniversary and Goodbye" dont les vedettes sont Lucille Ball et Art Carney.



1977
ARNOLD LE MAGNIFIQUE (PUMPING IRON)
de George Butler et Robert Fiore

Arnold le Magnifique est la bible cinématographique de tout culturiste. Durant les championnats du monde de boby-building en Afrique du Sud, une caméra espionne les athlètes, leur soutire quelques confidences, assiste à leurs efforts surhumains... Plus qu'un documentaire, **Arnold le Magnifique** pose un regard souvent critique à l'égard de ces monstres de narcissisme que sont les culturistes. Arnold partage la vedette du film avec le lourd Lou Ferrigno, futur interprète verdâtre de *Hulk*, un rôle que le futur interprète de Conan repousse, l'estimant "trop à l'étroit" dans le cadre du petit écran.




CACTUS JACK

1979
CACTUS JACK (THE VILLAIN)
de Hal Needham

Cactus Jack n'apprend pas grand chose à Arnold, sinon à sourire bêtement aux côtés de Kirk Douglas et de Ann-Margret. Sous la pesante direction de l'ex-cascadeur Hal Needham, il interprète "le Bel Etranger", un cow-boy d'opérette chargé de défendre le décolleté vertigineux de Ann-Margret contre la fossette du ricanant Kirk Douglas. **Cactus Jack** se voudrait une réplique live aux dessins animés de Chuck Jones et Tex Avery mais la frénésie du cartoon se liquéfie sous forme d'images banales indigestes. Sanglé dans une panoplie mal taillée, Arnold se montre particulièrement maladroit. Un rôle à oublier

1984
TERMINATOR
de James Cameron

Arnold investit sa fortune dans l'immobilier, se languit sur deux projets inaboutis (**The Vikings** par John Milius et **Outpost**, un thriller de science-fiction). A l'avant-première de **Tonnerre de Feu**, il rencontre un des responsables de la firme Orion, lequel lui propose d'incarner le héros de **Terminator**. Mais en discutant avec le réalisateur, James Cameron, Arnold s'aperçoit que le cuir et les lunettes noires de l'androïde lui iraient bien mieux. Héros dans **Conan**, connu aux Etats-Unis pour aider les jeunes paumés à sortir de l'enfer de la drogue et de l'alcool, Arnold peut-il incarner le mal à l'état brut ? Affirmatif ! Il s'inspire de la démarche de Yul Brynner dans **Mondwest** et sa suite, serre les mâchoires, adopte une silhouette raide et tire dans le tas. Immense succès au box-office et plein de lauriers au festival d'Avoriaz.




TERMINATOR

1980
CONAN LE BARBARE (CONAN THE BARBARIAN)
de John Milius

Arnold passe par le tube cathodique **Jayne Mansfield Story**, le téléfilm de Dick Lowry, marque la deuxième rencontre entre Arnold Schwarzenegger et les idoles de son enfance. Après avoir incarné Hercule, il personnifie désormais l'acteur-culturiste Mickey Hargitay, gloire éphémère du péplum lui aussi, et surtout partenaire de la pulpeuse blonde du titre dans **Les Amours d'Hercule** ! Arnold pose avantageusement, exhibe ses muscles, mais n'est toujours pas un comédien digne de ce nom.

Déjà millionnaire, auteur de plusieurs livres sur le body-building, Arnold franchit, toujours en 1980, le cap **Conan** sous l'égide de John "Kaki" Milius.

Après s'être présenté au producteur Dino de Laurentiis pour le casting de **Flash Gordon**, Arnold se voit écarté du rôle de Conan. John Milius insiste et obtient gain de cause. Impossible aujourd'hui d'imaginer un autre comédien au générique. Authentiquement barbare, brutal, massif, fruste mais humain, il devient du jour au lendemain une star. Sur le tournage, Dino de Laurentiis lui offre une salle de gymnastique itinérante de 400.000 francs. Par contrat, celle-ci l'accompagne sur tous les plateaux, y compris les plus inaccessibles !


CONAN



CONAN LE DESTRUCTEUR (CONAN THE DESTROYER)
de Richard Fleischer

Le contrat liant Arnold à Dino de Laurentiis implique pas moins de 5 **Conan**. **Conan le Destructeur** est le deuxième. Après que le néo-zélandais Roger Donaldson ait été envisagé, Dino de Laurentiis fait appel au vieux routier Richard Fleischer. Lors de sa première entrevue avec Arnold, le cinéaste lui demande de se muscler davantage ! Malgré son métier, Fleischer peine à mener l'action et les efforts d'Arnold ne parviennent guère à muscler l'ensemble.





COMMANDO

KALIDOR (RED SONJA)
de Richard Fleischer

Toujours sous la bannière Dino de Laurentiis, Arnold accepte de jouer les vedettes invitées pour **Kalidor, la Légende du Talisman** de Richard Fleischer. Constatant la piètre performance de sa "star" (Brigitte Nielsen), le producteur convainc Arnold de tourner un maximum de séquences de combats à l'épée, de cavalcades dans le désordre. Elles seront ensuite disséminées au fil du film de façon à mettre autant l'accent sur Kalidor que sur Red Sonja. Arnold devine à temps les intentions de ce renard de De Laurentiis et quitte précipitamment le plateau. Tous les défauts de **Conan le Destructeur** sont ici multipliés par dix. Entre des monstres de carton-pâte et une partenaire ridicule, Arnold ne peut que tirer son épingle du jeu. Lassé de l'héroïc-fantasy, il décide de ranger dans un dossier le personnage de Conan. Pour dix ans au moins. Arnold rêve néanmoins à un Conan imaginaire tourné par le Akira Kurosawa de **Ran** !

COMMANDO
de Mark Lester

Tandis que Stallone atteint les cimes du box-office avec son **Rambo II**, Arnold songe lui aussi à se mettre au kaki, plus ironiquement toutefois. Dans **Commando**, filmé au premier degré par Mark Lester, il interprète le colonel Matrix, militaire rangé dont la fille est enlevée par un ex-comparse... De l'action, de l'action, encore de l'action, mais Arnold y glisse pour la première fois cette solide dose d'humour qui le distingue tant de Sylvester Stallone. Un **Commando 2** est toujours en veilleuse.

1986
LE CONTRAT (RAW DEAL)
de John Irvin

La Grande Année pour Arnold Schwarzenegger. Il épouse Maria Shriver, journaliste TV et surtout petite fille du clan Kennedy. Il entre chez les démocrates. Parrallèlement à cet événement mondain il accumule ses projets des séquelles évidemment, mais aussi des films aussi fous qu'une adaptation du dessin animé *Les Pierrafeu*. **Le Contrat** est nettement moins risqué. Arnold y tient le rôle de Mark Kaminski, ex-membre du FBI désormais shérif au fin fond des States. Un pote appelle au secours suite à l'assassinat de son fils et Kaminski dégomme par dizaine les hommes de la Mafia... Modestes intentions et résultat solide. **Le Contrat** passe relativement inaperçu sans rien ajouter à la gloire de son interprète principal.



LE CONTRAT

1987
PREDATOR
de John McTiernan

Le Hunter de Geoff Murphy devient finalement **Predator** et John McTiernan le réalise. Le meilleur rôle d'Arnold à ce jour, celui où il combine le mieux qualités physiques et jeu d'acteur. Chef d'un commando propulsé dans une jungle d'Amérique du Sud, le major Dutch Schaeffer, après la mort de tous ces hommes, échappe de peu à la vindicte d'un extraterrestre collectionneur de trophées humains. Discipline quasi militaire sur le plateau, entraînement permanent, environnement hostile et difficile à maîtriser. **Predator** suinte une énergie organique, végétale préhistorique. Arnold s'intègre merveilleusement dans cet univers digne de celui de **La Guerre du Feu**.

Toujours avec le réalisateur John McTiernan, le comédien développe le scénario de **Sergeant Rock** héros de bande dessinée et de la Deuxième Guerre Mondiale. La compagnie abandonne le projet et verse quelques millions de dollars à son interprète potentiel en guise de dédommagement.



RUNNING MAN
de Paul Michael Glaser

Arnold stationne toujours dans le registre de la science-fiction et s'intéresse ferme à un certain **Running Man** écrit par Stephen King. Après qu'une demi-douzaine de réalisateurs se soient succédés sur le film, que Christopher Reeve l'ait quitté, il ordonne quelques modifications importantes dans le script. Vedette malgré lui d'Intervilles futuristes, l'ex-flic Ben Richards passe le plus clair de **Running Man** à cavaler devant une troupe d'adversaires bigarrés. Le réalisateur Paul-Michael Glaser, soigne le côté kitsch et s'en tire plutôt avec les honneurs. Mais **Running Man** ne dépasse jamais le cadre de l'honnête bande dessinée pour teenagers.

1988
DOUBLE DETENTE (RED HEAT)
de Walter Hill

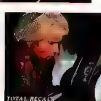
Des bruits courent... Arnold serait le méchant soviet dans **Rambo III**. Des ragots ! Arnold repousse **The Executioner** de William Friedkin que reprend Stallone. Tandis que son concurrent numéro 1 au box-office s'acharne en Afghanistan contre les Russes, Arnold milite en faveur du rapprochement Est-Ouest. Témoin ce **Double Détente** mi tonné par un Walter Hill encore en forme. Flic moscovite méthodique, efficace et pince-sans-rire, le capitaine Ivan Danko fait équipe, à Chicago, avec un confrère américain pour qui le règlement n'est pas vraiment une bible. Du buddy-movie de classe.



JUMEAUX

1989
TOTAL RECALL
de Paul Verhoeven

L'année de tous les dangers. Après avoir tiré les droits de **Total Recall** des griffes de Dino De Laurentiis, Arnold mène ce paquebot de 60 millions de dollars à bon port. Il amène le scénario, le réalisateur, approuve le choix des seconds couteaux, perçoit un cachet princier et un pourcentage sur les recettes. Entre schizo-show et grosse baston à la Terence Hill-Bud Spencer, **Total Recall** centralise toutes les qualités de sa star. De l'action, de l'humour, de l'humanité... Arnold peut tout faire et le prouve, sans montrer une musculature plus fine qu'à l'accoutumé.



TOTAL RECALL

THE KINDERGARTEN COP

JUMEAUX (TWINS)
de Ivan Reitman

Arnold aspirait depuis longtemps à une franche et massive comédie. La voilà avec **Jumeaux** d'Ivan Reitman. Frère du minuscule Danny DeVito, Big Arnold part sur les routes d'Amérique à la recherche de sa maman chérie. Il rencontre l'amour et fraternise avec son turbulent frangin. Le box-office explose mais pouvait-on espérer d'Ivan Reitman un film de qualité ? Non.

1990
THE KINDERGARTEN COP
de Ivan Reitman

The Kindergarten Cop réunit de nouveau Ivan Reitman et Arnold. Comédie et action. Le fier Autrichien incarne un flic familial, gardien d'un espace vert new-yorkais.
Arnold réalise enfin un deuxième rêve. Avec la bénédiction du producteur Joel Silver (**Predator**), il tourne l'un des épisodes de la série fantastique ***Contes d'Outre-Tombe*** ***(Tales from the Crypt)***

Retour à la cybernétique destroy avec **Terminator 2**, un projet de longue date de James Cameron. Arnold y retrouve les gros canons du premier et la jolie Linda Hamilton. Il enchaînera sur **Gale Force** de Renny Harlin dans lequel notre homme affrontera, sur une île, un cyclone d'une force exceptionnelle et des pilleurs particulièrement vilains. Arnold seul contre tout et tous, en somme.

Marc TOULLEC

ROCKY



Stallone est en train de changer. Celui qu'on prenait pour une montagne inébranlable s'est fissuré en quelques films. Bides successifs pour **Cobra**, **Over the Top** et **Rambo III**. Stallone remonte ensuite la pente avec **Haute Sécurité** et **Tango & Cash**. **Rocky 5** devait donc confirmer sa nouvelle stabilité au box-office et l'amener à battre les fesses d'Arnold, son concurrent de toujours et son vainqueur tout récent. **Rocky 5** est un risque modérément que l'on sait que les séquelles n'ont plus vraiment le vent en poupe. **Rocky 5** est un risque dans la mesure où Stallone s'y remet en question. C'est une première étape dans sa carrière. Après cette sortie, il enchaînera sur une comédie loufoque produite par *Walt Disney*, un remake de l'Oscar de Edouard Molinaro, dans lequel Stallone reprendra le rôle de Louis de Funès. Puis ce sera une autre comédie, **Bartholemew Versus Neff** de John Hughes, où Sly affrontera sur le ton de la rigolade un voisin particulièrement insupportable incarné par John Candy. Troisième étape dans cette voie, le thriller de science-fiction **Dead Reckoning** de l'allemand Roland Emmerich. Stallone prend enfin conscience qu'il ne suffit plus de rouler des mécaniques et de défalquer un maximum de vistemboirs pour durer. Un peu servilement mais intelligemment, il suit l'exemple d'Arnold.

UN NOUVEAU STALLONE

Rocky 5 n'est pas vraiment une démonstration d'allégresse. **Rocky 5** ne sera pas un film de super-héros à l'image du précédent épisode de la saga. **Rocky 5** revient à la source, au réalisme presque. Le boxeur Rocky Balboa n'est plus la star qu'il était. Depuis 1976, année de sa révélation, le champion accumule les titres. Il clôture sa carrière par une sévère correction infligée au boxeur soviétique Drago. Depuis, rien. Il est désormais installé à Philadelphie, sa ville natale. Et là, il se bat contre lui-même. Il se met à l'épreuve, teste à la fois ses capacités mentales et intellectuelles. Quelques échos annoncent déjà que Rocky perd tout ce qu'il a gagné, qu'il connaît de nouveau la misère de ses débuts. Et c'est peut-être pour cela qu'il sert désormais d'entraîneur à un petit jeune animé par le feu sacré.

Stallone cherche-t-il à se débarrasser du personnage qui l'a rendu célèbre ? A en croire les premières lignes du script, tout indique que le comédien veut définitivement raccrocher les gants de boxe pour aborder une nouvelle carrière. **Haute Sécurité** et **Tango & Cash** auront été les prémices ; **Rocky 5** en sera la confirmation. Et **Rambo IV**, toujours en gestation chez *Carolco*, devrait logiquement connaître un sort similaire.

LES FIDELES

Rocky 5 marque le retour à cette saga du réalisateur John Avildsen, auteur du premier film de la série et responsable aussi des **Karaté Kid** dont le dernier est une véritable catastrophe. On pensait que le duo Stallone/Avildsen était à l'abri de tout conflit, à l'abri de ces engueulades qui font que trois ou quatre cinéastes se succèdent sur le même plateau. Non. Stallone, maître total sur le tournage de **Rocky 5**, vient de virer Avil-

5

Un metteur en scène viré du tournage, deux cascadeurs envoyés à l'hôpital, un procès pour plagiat... Décidément, les premiers échos sur *Rocky 5* donnent dans le sensationnel. Paradoxal pour un film qui se veut plus paisible que les précédents épisodes de la saga !

[illegible] au terme de plusieurs semaines de tournage. Russell Mulcahy éjecté de Rambo III, Andreï Konchalovsky privé de la paternité totale de Tango & Cash... Stallone collectionne les cartons. Pourquoi ce renvoi ? C'est simple : John Avildsen a refusé de réaliser la fin prévue par un scénario rédigé par Stallone lui-même. Piqué dans son amour propre, ce dernier a tout simplement remercié le réalisateur pour prendre sa place et mettre en boîte son propre script. Cette pratique, jugée scandaleuse en France, est courante aux Etats-Unis. Un metteur en scène refuse de suivre les directives de son producteur ou de se plier à sa volonté et il est rapidement renvoyé du plateau au profit d'un autre cinéaste, plus docile celui-là. Quoi qu'il en soit, le départ de John Avildsen ne devrait pas changer grand chose à Rocky 5 ! Rédacteur du scénario, Stallone s'est évidemment entouré de son vieux copain Burt Young dans le rôle de Paulie, l'entraîneur bougon, mâcheur de gros cigares. Toujours au générique, la délicieuse Talia Shire dans la peau d'Adrian, l'épouse soumise rappelant de temps à autre son Rocky de mari à la maison... Et également Sage Stallone, fils de son papa y compris dans Rocky 5. Lui aussi désire boxer et devenir un champion. La relève est assurée.

Un autre fiston, connu est au générique de Rocky 5, Tommy Robinson, petit fils de John Wayne auquel il ressemble quelque peu. Plus baraqué que Stallone, Robinson est un vrai poids lourd sur le ring. Imitant Dolph Lundgren dans le précédent Rocky, il a envoyé deux adversaires amateurs à l'hôpital à la suite de directs un peu trop brutaux. Furax, les deux cascadeurs, secondés par un bataillon d'avocats, sont aussitôt allés porter plainte chez le juge le plus proche. Le procès est toujours en cours !

Stallone connaît bien les tribunaux. Il les fréquente assidûment ces temps-ci, surtout depuis que l'ex-boxeur Joey Barnum l'a accusé de plagiat. Ami proche de la sœur et du frère de Stallone, Barnum prétend que le comédien-scénariste de Rocky 5 lui a tout simplement piqué l'idée du film. Sans lui verser le moindre dollar, sans le mentionner au générique et sans l'avertir. La petite histoire dit que Barnum aurait raconté à Stallone le cheminement d'un entraîneur quelque peu paumé et looser remontant un jour sur le ring pour dérouiller un boxeur qui ne respecte pas vraiment les règles du jeu ! Ce sont les bases du scénario de Rocky 5. Bien sûr, Stallone s'en défend. Ce type d'accusation n'est pas rare aux Etats-Unis. Dès qu'une idée cartonne, les prétendants sont légion. A les entendre, l'accusé les aurait dépossédés. Ils sont toujours des centaines à en vouloir à Spielberg de leur avoir volé E.T..

Stallone n'a pas besoin de pomper les histoires des autres pour nourrir ses scripts. Ses scripts, il les remplit de son expérience personnelle, de ses échecs, de ses victoires sur la vie. Le premier Rocky en disait déjà long à ce sujet et les séquelles marquaient elles aussi l'évolution de Stallone en tant qu'individu et homme de cinéma. Rocky 5 devrait respirer une certaine mélancolie, un certain repli sur soi, une volonté de changement. Cela, on le savait de Stallone avant même le premier coup de manivelle de Rocky 5. Les accusations de Joey Barnum sont plausibles mais toute la saga Rocky ne puise qu'à une seule source : Stallone. Son film sera sur nos écrans le 19 décembre. On vous en dira beaucoup plus dans le prochain numéro.

Cyrille GIRAUD



20 ANS DEJA :

SYLVESTER

STALLONE

Le 6 juillet 1949, dans l'un des quartiers les plus miséreux de New York, Sylvester Gardenzio Stallone voit le jour d'un mauvais œil. Accouchement délicat, geste maladroit du médecin, et Stallone aura à se traîner avec une légère paralysie faciale et des paupières tombantes. Stallone, conséquence directe, zozote, ce qui amuse ses copains à l'école. Déjà qu'il porte le même prénom que Gros Minet dans *Titi et Gros Minet*, là, la ressemblance est frappante, tellement que Stallone troque Sylvester contre Michael. Les moqueries ne cessent pas. Une opération à l'âge de cinq ans lui permet de mieux s'exprimer. Son père, coiffeur, et sa mère, à la fois diseuse de bonne aventure et danseuse dans un cabaret, ont du mal à faire vivre le foyer, d'autant plus qu'il s'aggrandit de la présence de Frank, qui signera la bande originale de nombreux films de son frère. Sylvester a onze ans lorsque les époux Stallone divorcent. Il est trimballé à droite à gauche par et entre les deux. Son peu d'enthousiasme à l'idée de faire des études n'arrange rien et il se fait régulièrement renvoyer des établissements qu'il fréquente. Il passe même par une école pour "enfants perturbés ou en danger" et se défonce plus sur le terrain de football qu'en classe. Il passe deux ans en Suisse dans un collège pour fils de riches et fait le pion et l'entraîneur de boxe pour payer ses études. C'est là qu'il découvre la comédie. En 1969, il revient aux Etats-Unis, suit des cours d'art dramatique, [redacted] survit en vendant des pizzas, en nettoyant les cages des zoos, en débitant du poisson. Il travaille également dans un cinéma en tant qu'ouvreur et se fait renvoyer parce qu'il essaie de revendre un billet à son patron. Stallone craque, rencontre Sasha, et part avec elle à Los Angeles, sans un sou. Il multiplie les auditions, écrit des scénarios, pour lui (**Hell's Kitchen** qui deviendra **La Taverne de l'Enfer**), pour les autres et notamment la télévision. Il intègre une troupe de théâtre off-Broadway (pas connue donc non lucrative) et se rétame à chaque fois qu'il se présente pour un casting. On lui conseille, entre autre, de vendre des aspirateurs. Il persévère et décide plutôt de vendre son corps dans **L'Etalon Italien**.



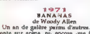
1970
L'ETALON ITALIEN
(PARTY AT KITTY AND STUD'S/ THE ITALIAN STALION)
de Morton Lewis

20 ans maintenant que Sylvester Stallone, sans un radis à dépenser, ni à bouffer, a accepté de montrer sa quéquette. Se mettre à poil à l'époque dans un porno-soft tel que **L'Etalon Italien** rapportait 200 dollars. Bon à prendre. Stallone donc, les muscles mous, la chair quasi flasque, le regard disjoncté, la démarche balourde, joue Stud. Stud et Kitty ont une bonne entente sexuelle encore que Stud soit régulièrement perturbé par des fantasmes d'ordre situationnels. Il rêve de posséder un manteau de fourrure et sa propriétaire dans un taxi, de zieuter "Lesbis et Lesbos" se battant sensuellement sur le lit. Le 1+1 physique de sa vie quotidienne avec Kitty ne lui suffit plus. Alors arrivent les ami(e)s, les envies, les joints, et tous de prier "Par Touze, éclatons-nous". Et ils s'éclatent.

Philosophie de supérette, hymne au Peace and Love and Drug and Sex, **L'Etalon Italien** voit le jour en vidéo sous le label *Liberty Video* après le succès mondial de **Rocky**. Stallone a la possibilité de racheter le négatif du film pour 100 000 dollars. Il refuse. Honnête.







1971
BANANAS
de Woody Allen

Un an de galère parmi d'autres. Stallone monte sur scène, nu encore une fois, c'est avant-gardiste à l'époque, pour "Score". Puis se fond dans la masse des figurants de **Lune de Miel aux Orties** (**Lovers and Other Strangers** de Cy Howard) et **Klute** de Alan J. Pakula. Sa tronche de petite frappe revient à Woody Allen qui l'embauche dans **Bananas**. Stallone joue la terreur du métro qui s'en prend aux petites vieilles avant l'intervention de Woody Allen, deux têtes de moins. Stallone sert de sparring-partner aux piques orales et humoristiques de Allen.

1973
[redacted]
(NO PLACE TO HIDE)
de Robert Allen Schnitzler

Premier premier rôle pour Stallone. **No Place to Hide** ne trouve pas de distributeur aux Etats-Unis jusqu'en 1975. Le film sort sur les écrans et de l'affiche presque en même temps. Le bide. Stallone joue Jerry Savage, un étudiant membre d'un groupe de terroristes dont le but est de faire sauter un building situé au cœur de Manhattan. La police et le F.B.I., au courant de l'affaire, les traquent sur fond de love-story post-soixante-huitarde entre Stallone et une baba-cool de pure souche. En 1982, après le succès de **Rambo**, **No Place to Hide** ressort sous le titre **Rebel** (**Rambo**, **Rebel**.. **Rebo**, **Rambel**.. **Rebel**, **Rambo**... Tout le monde peut se tromper, c'est fait pour). Le bide est moins gras. En France, le film débarque en vidéo, en 1984, chez *Proserpine*.





1974
LES MAINS DANS LES POCHES
(THE LORDS OF FLATBUSH)
de Stephen F. Vérona et Martin Davidson

Le rêve de s'installer sur la plus haute marche d'Hollywood avec **Rebel** est bien brisé pour Stallone. Il accepte pour un vrai cachet, 1400 dollars quand même, de tourner un 16 mm. **Les Mains dans les Poches** se déroule en 1957. Les jeunes rockers se regroupent pour former des bandes de jeunes. Stanley Rosiello (Stallone) appartient aux "Lords". Il met en cloque sa copine et doit songer à se marier. Pendant ce temps, ses compères vivent les derniers moments de l'adolescence.

Le film est acheté par la *Columbia*, qui le gonfle en 35 mm et le distribue. Succès d'estime. Stallone se fait remarquer bien que pour un adolescent il accuse mal ses 25 balais. *AMLF* attend patiemment, c'est une habitude, **Rocky** avant de sortir le film en salles en 1978.







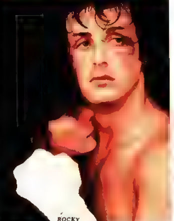
1975

Une année chargée pour Sylvester Stallone, devenu Sly pour le monde du cinéma, qui enchaîne film sur film avec ténacité. Il figure dans Mandigo de Richard Fleischer, Le Prisonnier de la Seconde Avenue (The Prisonner of the Second Avenue de Melvin Frank), Adieu ma Jolie (Farewell my Lovely de Dick Richards) où il joue un gangster à la petite semaine, Capone de Steve Carver où il joue un gangster à la grande semaine, le bras droit de Capone, Frank Nitti, et La Course à la Mort de l'An 2000 où il joue un pseudo gangster fou du volant, Mitraillette Joe Viterbo. Stallone a beau se faire la tête des mauvais jours pour plaire aux directeurs de castings, il n'a toujours pas un sou en poche. La Course à la Mort de l'An 2000 révèle un acteur à l'aise devant la caméra. Le film, sorti en France en 1976, connaîtra une deuxième carrière en 84 sous le titre Les Seigneurs de la Route. Paul Bartel, toujours fidèle, donnera un petit rôle à Stallone dans Cannonball.



1976
ROCKY
de John G. Avildsen

Stallone continue de rouler sa bosse, sans un sou. Il apparaît dans les séries télévisées *Kojak*, *Police Story* et scénarise des épisodes de *Baretta* et du *Muppet Show*. Le lendemain du 15 mars 1975, jour où Chuck Wepner l'outsider terrasse la star Mohamed Ali, Stallone s'installe dans sa cuisine et en ressort trois jours plus tard avec le scénario de Rocky. Très vite, l'histoire intéresse. On lui propose jusqu'à 150 000 dollars pour le scénario s'il accepte de s'appiuir pour le rôle principal. Stallone tient bon et au terme de nombreuses négociations obtient un cachet dérisoire de 20 000 dollars, 5 % sur les éventuelles recettes et le droit de porter les gants de Rocky à l'écran. Succès immédiat. Le prolo bourru fascine, sa sueur fait rêver, ses coups portent à l'échelle mondiale. Trois Oscars dont celui du meilleur film et c'est Stallone qui met KO Hollywood.


ROCKY

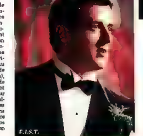
1978
LA TAVERNE DE L'ENFER (PARADISE ALLEY)
de Sylvester Stallone

Ecrit à l'origine par Stallone en 1970 sous le titre Hell's Kitchen (La Cuisine de l'Enfer, nom du quartier où il est né, accueillant non ?), d'un pessimisme relatif à cette période de sa vie, Hell's Kitchen devient en 1978 Paradise Alley, un soupçon d'optimisme en plus. Stallone joue l'un des trois frères Carboni dont le but ultime est de s'évader de leur quartier misérable. La lutte passe par des combats de lutte organisés dans un club privé, le Paradise Alley. Stallone, écrit, réalise, joue, et interprète même la chanson du générique. C'est son film le plus personnel, et il se fait foudroyé par la critique américaine, dur. Stallone n'a pas encore renouvelé l'exploit de Rocky. Arrive alors Rocky II.


LA TAVERNE DE L'ENFER — ROCKY II

1977
F.I.S.T
de Norman Jewison

Devenu l'homme du moment, le symbole d'une Amérique démocrate, Stallone sombre... dans la luxure. Il quitte Sasha, la mère de ses deux enfants et en va vivre sa grande vie de grande star. Juste retour des choses, c'est Hollywood qui mettra rapidement Stallone au tapis. Il n'est pas toujours bon de vivre ses fantasmes et Stallone redescendra de son paradis artificiel. Il veut vite se débarrasser de Rocky et aide Norman Jewison à monter un F.I.S.T qui ne plaît pas au monde du cinéma. F.I.S.T retrace la vie de Jimmy Hoffa (Johnny Kovak dans le film), qui fut à la tête d'un puissant syndicat de camionneurs, lequel syndicat, étroitement lié à la Mafia, représentait un danger pour le gouvernement. Le public ne suit pas Stallone/Rocky pactisant avec la Mafia. L'un des meilleurs rôles de l'acteur s'évanouit dans les profondeurs du box-office. Pendant ce temps, Stallone a déjà vendu les scénarios de Rocky II et III et attaque la réalisation de La Taverne de l'Enfer.


F.I.S.T.

1979
ROCKY II - LA REVANCHE
de Sylvester Stallone

John G. Avildsen est contacté pour reprendre les commandes du boxeur. Il veut en faire un looser, un homme ayant abandonné la boxe pour la drogue. Rocky redeviendrait vraiment Rocky dans le chapitre trois. Stallone ne l'entend pas ainsi. Il a acquis suffisamment de poids à Hollywood pour éjecter ceux qui ne pensent pas comme lui. Il réalise Rocky II où l'itinéraire du boxeur croise et recroise celui de sa femme. Si Rocky combat, c'est avec l'accord et les encouragements de sa femme. Le public apprécie un peu moins cette boxe ménagère. Stallone, lui, se donne à fond dans les combats et fait quelques séjours dans les hôpitaux durant le tournage.



LES FAUCONS DE LA NUIT

1980
LES FAUCONS DE LA NUIT (NIGHTHAWKS)
de Bruce Malmuth

Stallone est toujours à la recherche d'un succès public hors-Rocky, histoire d'être plus reconnu comme acteur que comme boxeur à l'écran. Il accepte de tourner dans **Les Faucons de la Nuit** D'abord comme simple interprète. Très vite, il fourre son nez dans le scénario, puis vire le réalisateur Gary Nelson, tourne quelques scènes, embauche un ami venu de la TV, Bruce Malmuth, pour finir le film et lui mène la vie infernale. Stallone fait sa loi sur **Les Faucons de la Nuit** pour lui cracher dessus ensuite. Stallone joue Deke Da Silva, un flic intégré à une brigade anti-terroriste en lutte contre Wulgar Rutger Hauer) et sa bande. Barbu à lunettes, Stallone se travestit deux fois dans le film pour venir à bout des terroristes. Echec cinglant. La série B et l'autodérision qu'elle entraîne souvent ne collent pas avec Stallone



A NOUS LA VICTOIRE

1981
, NOUS LA VICTOIRE (ESCAPE TO VICTORY)
de John Huston

Repos. Les efforts n'ont pas payé et Stallone se met sous les ordres de John Huston pour **A Nous la Victoire** Acteur et rien de plus. En 1943, un match est organisé entre des prisonniers et une sélection de soldats allemands Les prisonniers, dans le même temps, préparent une évasion et hésitent entre la liberté et le match. Stallone joue le gardien de but et arrête des pénaltys au ralenti. Film pépère duquel Stallone ressort lavé de quelques années folles Il retrouve Sasha et sa famille et repart presque à zéro avec **Rocky III**.

1982
ROCKY III - L'OEIL DU TIGRE (ROCKY III - EYE OF THE TIGER)
de Sylvester Stallone



En fait, Stallone veut tellement peu de **Rocky III** qu'il demande dix millions de dollars aux producteurs histoire de les décourager Raté. et Stallone de renfiler ses gants de boxe. **Rocky III** dénonce dans un premier temps les affres du vedettarist dont Stallone a souffert Confort, auto-satisfaction, luxe sportif ne riment pas avec champion du monde. Rocky perd son titre face à Clubber Lang (Mister T) Et doit dans un deuxième temps trimer à mort pour le reconquérir Le boxeur retrouve l'innocence et la pureté. le public retrouve le boxeur Rocky et l'acteur Stallone.

RAMBO (FIRST BLOOD)
de Ted Kotcheff

"First Blood" le roman de David Morel est passé entre les mains de Martin Scorsese, Sidney Pollack et Hal Ashby avant d'échouer dans celles de Ted Kotcheff. Stallone touche au scénario et lance un nouvel anti-héros après Rocky Le Vietnam reste l'un des sujets de prédilection de l'Amérique et Rambo devient le martyr d'une guerre sale Le film est bon, indémodable. Le public se déplace avec méfiance. Demi- succès. **Rambo** marque surtout la première collaboration entre Stallone et *Carolco* boîte de production indépendante qui s'est maintenant hissé au niveau des gros studios. Stallone n'est pas étranger à leur terrible ascension.

1983
STAYING ALIVE
de Sylvester Stallone

La suite de **La Fièvre du Samedi Soir** est en projet depuis longtemps mais aucun script n'intéresse John Travolta Il visionne **Rocky III** en vacances et voit immédiatement **Staying Alive** comme un **Rocky** version danse Il contacte Sylvester Stallone, lequel accepte de réaliser le film. Il soumet John Travolta à un entraînement intensif pour lui forger un corps d'athlète. Travolta souffre le martyr, il gueule, se rebelle contre le tortionnaire Stallone. Plus tard, il le remerciera en se voyant à l'écran les muscles huilés, comme dessinés par Frazetta Tony Manero, le héros des night clubs de **La Fièvre...**, rêve de voir les néons de Broadway former son nom. Suffit de travailler durement et sérieusement. comme dans **Rocky** La Stallone s Touch apparaît, son mode de pensée aussi Le film est nul Stallone rentrait alors dans une des périodes les plus dures de sa vie et allait goûter aux profondeurs du box-office.

1984
NEW YORK COW-BOY (RHINESTONE)
de Bob Clark

L'année et le film qui tuent pour Stallone. Il découvre que son deuxième fils est autiste. Sasha entame la procédure de divorce. Stallone rencontre Brigitte Nielsen, que ne ratent pas les journaux à scandale en affirmant qu'elle a oublié au Danemark un mari et un enfant, qu'il épousera plus tard Il refuse **Cotton Club, Le Flic de Beverly Hills, A la Poursuite du Diamant Vert**, trois énormes succès, mais tourne **Rhinestone**, un bide spectaculaire Commencé par Don Zimmerman et fini par Bob Clark, **Rhinestone** réunit Dolly Parton, une chanteuse de country qui parie qu'elle peut faire de n'importe qui un excellent chanteur La proie, c est Stallone, un chauffeur de taxi pour qui country veut dire campagne et rien de plus En France, le film est inédit en salles et est sorti dernièrement en vidéo chez *CBS- FOX*.

NEW YORK COW-BOY



RAMBO II

1985
RAMBO II LA MISSION (RAMBO FIRST BLOOD PART II)
de George P Cosmatos

Le film qui offre une politique de guerre à Ronald Reagan. C'est dire l'importance de Rambo II dans l'Amérique du milieu des années 80. Traumatisme post-Vietnam et interrogation réelle existe-t-il encore des prisonniers américains au Vietnam. Rambo, lui, ne se pose pas trop de questions, et parachuté dans l'enfer livre sa propre guerre. Quand un film réécrit l'histoire... Quand Stallone libère l'Amérique des souvenirs de cette guerre... Le mensonge rapporte dans le monde entier et engrange un merchandising militaire pour que les bambins se métamorphosent en Rambobo.

ROCKY IV
de Sylvester Stallone

Rocky Balboa Vs Russia. Oui, Rocky n'a pas seulement affaire à un athlète soviétique surentraîné, mais doit combattre l'idéologie du pays sur son terrain. Cinématographiquement, la carrière de Sylvester Stallone commence à sérieusement déraper vers le nec plus ultra du symbolisme simpliste et réactionnaire. La caisse enregistreuse du film fait ding ding sur toute la planète et encourage Stallone à aller encore plus loin. Il ira, sans se freiner

1986
COBRA
de George P Cosmatos

Stallone vit avec quelques projets avant d'attaquer Cobra Running Man, un remake du Red River d'Howard Hugues, et sa désormais célèbre biographie d'Edgar Allan Poe qu'il veut interpréter et mettre en scène Mais c'est Marion Cobretti qui s'impose.
Marion Cobretti est un flic "Ray-ban, allumette entre les incisives, et 45 ACT dans le pantalon" La bande annonce définit assez bien le personnage. le film ne rajoute rien à la caricature. Stallone tend à se schématiser au maximum pour plaire au plus grand nombre. A force de vouloir évoluer, Stallone régresse. Il ne joue plus, il grimace. Ses films sont marqués par la haine.

1987
OVER THE TOP LE BRAS DE FER
de Menahem Golan

Poids lourds et veines gorgées de sang. A l'orée de ses quarante ans, Stallone n'a jamais été aussi macho. Certes Lincoln Hawk, le héros du film, est papa. Il joue au bras de fer pour récupérer son fiston et s'offrir un nouveau camion. Le rêve américain vu du côté des bouseux musclés n'intéresse pas. Le public préfère voir Stallone gagner la guerre qu'un chèque de 100 000 dollars.



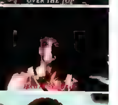
ROCKY IV



COBRA



OVER THE TOP









RAMBO III

RAMBO III
de Peter Mc Donald

Russel Mulcahy réalise Rambo III. Déjà, on fantasme sur la chose. Quinze jours plus tard, Stallone envoie paître l'Australien et donne la caméra au directeur des scènes d'action. Ah.. On ne fantasme plus du tout Après le Vietnam, Rambo court l'Afghanistan à la recherche du Colonel Trautman fraîchement emprisonné. Le film défie la critique, Rambo n'est plus qu'un jouet meurtrier qui oserait se prendre au sérieux Le public se déplace mais n'y croit plus vraiment Dans le même temps, la télé s'empare du personnage et gribouille un dessin animé.

1989
HAUTE SECURITE (LOCK UP)
de John Flynn

Des projets, toujours des projets. Les plus alléchants restent The Executionner et Gangster que devaient réaliser William Friedkin. Friedkin/Stallone, encore une association impossible.
Vient Haute Sécurité. Frank Leone a fait une connerie. Il lui reste six mois de taule à tirer lorsqu'il est transféré. La prison dans laquelle il échoue est dirigée par un chef désireux de prendre sa revanche sur Leone, suite à une vieille histoire entre les deux hommes. Stallone victime remplace le Stallone conquérant de ces dernières années. Sympa et rassurant, d'autant plus que Stallone laisse carte blanche au réalisateur John Flynn.

1990
TANGO & CASH
de Andreï Konchalovsky et Albert Magnoli

Deux réalisateurs pour le même film. Konchalovsky en tourne 70 %, et Magnoli termine. Stallone n'y est pour rien, l'homme s'est assagi apparemment. Tango & Cash fait figure d'intrus dans la filmo de Stallone. Drôle, auto-parodique, cartoonesque, high-tech, Tango & Cash lance Stallone sur la voie de la comédie policière. L'acteur s'en sort bien. Le film surprend en faisant une très bonne carrière au box-office américain.
Avec Tango & Cash, Stallone renvoie la balle à ceux qui se foutent gentiment de sa gueule, comme les Nuls ou les marionnettes de *Canal Plus*
Rocky V s'apprête à ramener Stallone sur la voie du franc succès. Rambo IV est déjà dans les starting-blocks, en compagnie d'un remake de notre Oscar national John Hugues s'intéresse à l'acteur pour une comédie avec Danny DeVito, et Roger Corman serait prêt à tourner ce Edgar Poe dont Stallone rêve depuis ses débuts. L'amorce d'une seconde carrière, plus éclectique, pour un Stallone-acteur désireux de prendre ses distances avec le mythique Oncle Sam.

Vincent GUIGNEBERT



LOU FERRIGNO

De HULK à RAINMAN 2 !

Lou Ferrigno est un bon sujet de plaisanterie. Presque deux mètres, plus de cent kilos, et peint en vert à la télévision.

Mais notre balèze ambitionne désormais d'en remontrer au Dustin Hoffman de *RainMan*. Lou allie en effet gros bras et toute petite tête dans *Cage* que sort actuellement *UGC Vidéo*. Topo d'une carrière tout de même exemplaire d'une volonté certaine de bien faire.

Lou Ferrigno est-il aussi bête qu'il en a l'air ? Lou Ferrigno apporte-t-il beaucoup de lui-même dans le rôle de Hulk ? Un rôle presque autobiographique ? Pas gentil gentil, ces propos tenus à l'encontre d'un géant débonnaire, affichant en permanence un de ces sourires candides propres aux innocents... Voué aux costauds, Ferrigno ne risque pas de marcher sur les traces de Richard Burton. Entre la mythologie clinquante de Luigi Cozzi et les rings clandestins des chinatown, Lou Ferrigno mène une carrière bien nette. Il ne se questionne guère sur son jeu d'acteur, ultra réduit, s'exprime au premier degré. Rencontré à Cannes voici deux ans, Lou Ferrigno avait répondu aux questions des journalistes par des "oui" et "non" péremptoires, irritants pour qui essayait d'en savoir plus sur ses motivations profondes, sur sa conception de la vie et des muscles. Manifestement, Lou Ferrigno s'en foutait éperdument...

TRANCHE DE VIE

Né le 9 novembre 1951, Lou Ferrigno est le fils d'un lieutenant de police newyorkais. Comme papa pratiquait intensivement plusieurs sports, le petit Lou doit lui aussi s'y mettre. Malgré une surdité estimée à 65 %, le gamin se met au body-building dès l'âge de 15 ans. Très tôt, il accumule les titres. Cela commence par Mr Amérique Adolescent pour finir par Mr. International.

Parallèlement au sport, Lou Ferrigno aborde la comédie par l'intermédiaire du théâtre. Il reprend le rôle du serviteur inquiétant, autrefois tenu par Boris Karloff, dans une adaptation de "Arsenic et Vieilles Dentelles" ! Lou Ferrigno ne pense pas encore se vouer au cinéma et à la télévision. En 1974, il s'essaie au football américain. Un incident malheureux l'empêche de persévérer dans cette voie, en plaquant un joueur au sol, il lui brise les deux jambes. Trop fort pour ce sport qui n'est pourtant pas une activité pour midinettes. Sur ce, Lou Ferrigno s'installe en Californie et pratique intensément le body-building. De titre en titre, il devient une gloire du métier et figure tout naturellement dans le documentaire **Arnold le Magnifique** de Georges Buttler et Robert Fiore, lesquels, avec force détails, questionnent pertinemment les athlètes du championnat du monde de culturisme se déroulant à Prétoria en 1975. Lou Ferrigno y côtoie quelques autres sommités dans le domaine de la gonflette, Mike Katz, Boyer Coe, Frank Zane et un Arnold Schwarzenegger qui s'essayait déjà à l'ironie. Le coeur sur la main, il mène à bien une entreprise à laquelle il tenait depuis toujours : fonder une association qui viendrait en aide aux handicapés. Lou Ferrigno se souvient toujours d'une enfance rendue difficile par de gros problèmes d'ouïe. Le Président des Etats-Unis lui décerne à ce titre une distinction. Il semble que les handicaps de jeunesse soient le lot commun de toutes les stars "musclées". Arnold souffrait de bronchite chronique et de maigreur. Sly, myope comme une taupe, se ramassait des platanes en pleine poire...

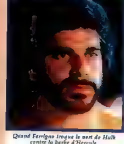
LES ANNEES VERTES

Lorsque *Universal* propose à Arnold Schwarzenegger de tenir le rôle de Hulk dans une ambitieuse série télévisée, ce dernier répond par un "non" catégorique. Il propose néanmoins Lou Ferrigno, plus à la pointure du personnage. Lors de l'entraînement pour le concours de Mr. Olympe, les big boss de la firme le découvrent et sont aussitôt frappés par le volume de Lou Ferrigno et... sa gentillesse naturelle. Pas de doute, il est l'homme de la situation.

Créé en 1962 par Stan Lee, Hulk est le double du Docteur Bruce Banner, scientifique victime de l'explosion de son laboratoire où périt sa femme. Officiellement mort, meurtri par le chagrin, Banner parcourt les routes d'Amérique. Mais dans la volonté de découvrir les secrets cachés de l'être humain, Banner s'est injecté une dose massive de rayons gamma. Lors de montées d'adrénaline, il se métamorphose ainsi en une brute hirsute et verte, Hulk. De Bill Bixby, interprète du savant, on passe ainsi à Lou Ferrigno, aux proportions beaucoup plus conséquentes.

Des grognements, des gestes hostiles, les

mâchoires serrées et la dent menaçante suivent l'indispensable séquence de transformation généralement réduite à l'éclatement de chemises sur un torse verdoyant. *"Dans la série* **Hulk***, je devais exprimer des émotions sans un mot de dialogue. C'est très difficile. Il s'agissait de jouer un peu à la manière de Rudolph Valentino, tout à travers les mouvements du corps et le regard. Mais j'ai fait en sorte que le personnage fonctionne. A l'époque, je pensais également que ma taille serait un ennui majeur, mais très tôt, j'ai réalisé qu'elle me permettrait de développer une présence unique"*. Fort de ces arguments, Lou Ferrigno gagne dès sa première apparition ses galons de star du petit écran. De **L'Incroyable Hulk** de Kenneth Johnson en 1977 (pilote de la série exploité en salles en Europe) à l'épisode ***A Minor Problem*** de Mike Preece lors de la dernière fournée du feuilleton en 1981, le gros costaud vert ne manifeste à aucun moment la moindre envie de renouveler le personnage. Les scénarii changent mais Hulk demeure exactement le même. Il hurle, il bouscule quelques méchants, renverse quelques voitures mais se montre plus impressionnant que méchant. La série passe en revue à peu près toutes les situations possibles et imaginables. Hulk perturbe un match de football américain (***Killer Instinct***), subit un tremblement de terre (***Earthquakes Happen***), lutte contre un sosie tendance loup-garou (***The Antowuk Horror***), fréquente un group de rock new-wave (***Metamorphosis***)... Les réalisateurs se nomment Nicholas Cores, John McPherson, Barry Crane,



Quand Ferrigno troque le vert de Hulk contre la barbe d'Hercule

Reza Badiyi, mais le style ne change pas. Deux autres épisodes de la série, mis bout à bout, deviennent le mélodramatique **Hulk Revient**.

Au terme de presque 80 épisodes, la série ***L'Incroyable Hulk*** stoppe. Lou Ferrigno se lasse de reproduire à l'infini la même gestuelle et se sent frustré. De plus, le maquillage vert, les gros sourcils et l'épaisse perruque l'irritent de plus en plus. *"Comme disait Kermitt la Grenouille, il est difficile d'être vert"* plaisante le comédien. Cependant, de rediffusion en rediffusion, la série gagne encore en popularité. *Universal* sollicite Lou Ferrigno en 1988 pour ***The Incredible Hulk Returns*** où Banner/Hulk fait équipe avec un autre super-héros de la *Marvel*, Thor, le dieu nordique et son marteau frappeur ! Succès immédiat pour ce téléfilm. *Universal* enchaîne par ***The Death of the Incredible Hulk***, téléfilm de deux heures dans lequel Banner tente sérieusement de se séparer de son envahissant alter-ego. En 1990, la série repart. ***The Trial of the Incredible Hulk*** retrouve Banner et Hulk unis et flanqués d'un comparse, Matt Murdock, un avocat aveugle dans sa lutte contre le crime

***HERCULES 2* de Luigi Cozzi. Tellement mauvais que Ferrigno se bat parfois contre du vent !**

Tout en menant à bien le tournage de la série télé, Lou Ferrigno se produit dans quelques spectacles de variété. Ce sont notamment *Battle of the Network Stars V et VI*, *Celebrity Challenge of the Stars*, *Bob Hope Special* et autre *Battle of the Vidéo Games*...

Des émissions purement américaines où prévalent les sourires dentifrices et les paillettes

LE MUSCLE

Toujours pour la télévision, Lou Ferrigno change de registre en abordant l'humour noir façon *M.A.S.H* de la série *Trauma Center*. Au milieu d'une description caustique d'un centre hospitalier, Lou Ferrigno incarne un chauffeur d'ambulance employant bien souvent les grands moyens pour sauver des vies humaines. Mais entre *L'Incroyable Hulk* et *Trauma Center*, notre homme connaît les délices du grand écran..

ANTIQUE

Tout comme Arnold Schwarzenegger, Lou Ferrigno, étant gosse, était un inconditionnel des péplums italiens des années soixante. Il vouait une admiration sans bornes à des athlètes comme Steve Reeves, Reg Park, interprètes de héros mythologiques comme Hercule. 1 mètre 94, 123 kilos bien répartis, Lou Ferrigno possède les mensurations des idoles de son enfance. Il ne ferait pas un Hercule ridicule. C'est ce que pense le producteur Menahem Golan, grand patron d'une *Cannon* alors en pleine ascension. Pour un budget appréciable de six millions de dollars, Golan lance une version moderne des aventures du fils de Zeus. Sous la direction de Luigi Cozzi (Lewis Coates), le premier **Hercule** renoue avec la tradition, pimentée d'un zeste de science-fiction histoire de ne pas choquer les teen-agers américains. Les dieux antiques délaissent l'Olympe et folâtrent désormais dans le cosmos. Les pieds et la tête dans les étoiles, Hercule est envoyé par son père, Zeus, afin de mettre fin aux agissements du cruel Roi Minos et de sa fille, Ariane (Sybill Danning). Avec application, le scénario énumère quelques uns des fameux travaux d'Hercule : le lavage impeccable (manière *Monsieur Propre*) des écuries d'Augias, la traversée du Styx... Du strass, du clinquant, cet **Hercule** est délibérément kitsch. La démarche raide, les bras ballants, la barbe drue, Lou Ferrigno essaie de ne pas faire rougir de honte son plus célèbre prédécesseur dans le rôle, Steve Reeves. *"Lorsque pendant le tournage j'ai reconnu les endroits où ont été filmées des scènes avec Steve Reeves et Reg Park, l'émotion m'a saisi et j'ai fondu en sanglots. A partir de ce moment-là, j'ai compris que j'allais devenir l'héritier de Steve Reeves !"*

Le premier **Hercule** est un succès, y compris aux Etats-Unis, les références appuyées à **La Guerre des Etoiles** et **Conan** y étant sans doute pour beaucoup. Par contre, sa séquelle, **Les Aventures d'Hercule** connaît une carrière médiocre, surtout en vidéo. Lou Ferrigno reprend le rôle, affronte diverses créatures géantes, un scorpion, un King Kong spatial, un dragon cracheur de feu. Ce qui était gentiment ringue dans le premier devient ici insupportable et parfaitement débile. Toujours aux manettes, Luigi Cozzi a connu durant le tournage des effets spéciaux les pires ennuis avec Armando Valcauda, lequel l'a carrément planté avec des plans vides où Lou Ferrigno se battait contre du vent !

A raison de cinq mois d'entraînement, de trois à sept heures du matin à l'American Health Club de Rome, l'ex-Hulk s'est construit une "baraque" conforme à la légende. Malgré une forme physique totale, ce dernier connaît quelques petits désagréments : un vêtement enduit de détergent qui lui brûle le dos, la déchirure d'un muscle de la poitrine...





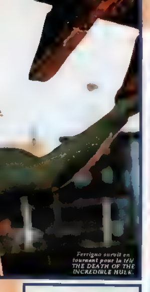
Ferrigno dans HERCULES 2: Ou, au choix, à une soirée romaine des Bains-Douches.

Toujours sous l'égide de la *Cannon*, Lou Ferrigno se résoud, en Italie, à travailler avec l'un des plus mauvais cinéastes de la péninsule, le redoutable, mais ô combien rigolo, Bruno Mattéi. De leur association sort **Les 7 Gladiateurs**, péplum fauché, réalisé dans des paysages sinistres. Lou Ferrigno est ici le meneur d'une bande de fiers à bras, engagés par des villageois pour enrayer les sévices de bandits. **Les 7 Gladiateurs** ne tente pas même pas de dissimuler son statut de remake des **7 Mercenaires**. Une autre catastrophe sur pellicule à l'actif de Ferrigno. Toujours en Italie, toujours sous la tutelle de Menahem, il interprète le valeureux marin Sinbad dans le film homonyme. Annoncé avec force pub et promesses (dont un combat contre un escargot géant animé à la Ray Harryhausen), le tournage de ce Sinbad signé Enzo G. Castellari se déroule dans l'anarchie la plus complète. Menacé de faillite, Menahem Golan taille des portions entières de scénario et interrompt finalement les prises de vue. Trois ans après, ses successeurs à la tête de *Cannon* reprennent Sinbad, commandent des séquences additionnelles où la comédienne Daria Nicolodi conte à son fiston en passe de roupiller les déboires de ce héros. Réparé vaille que vaille, aussi ringue que les **Hercule**, **Sinbad** met de plus l'accent sur l'étroitesse du jeu rigide de Lou Ferrigno.

Dégoûté, celui-ci quitte l'Italie sur une note funèbre pour une pseudo héroïc-fantasy philippine, **Desert Warrior**, dans laquelle, aux côtés de Linda Blair, il interprète Zerak le Barbare !

RAINMAN 2

Après un passage, entre Steven Spielberg et Whoopi Goldberg, en tant que vedette invitée dans le clip de Michael Jackson "Liberian Girl", Lou Ferrigno décroche la timbale avec **Cage** de Lang Elliott. Le film se situe entre **Rambo** et **RainMan**. En sauvant son supérieur, Scott Monroe (Reb Brown), des balles viêtcongs, Billy Thomas reçoit un projectile en pleine tête. Après plusieurs mois de réé-



Ferrigno survit en tournant pour la télé THE DEATH OF THE INCREDIBLE HULK.



...E : Ferrigno para... au Vietnam.

Le Lou en CAGE. Il cogne dur et pense mou.

ducation, il s'en tire vivant mais simple d'esprit. Véritable force de la nature, musclé comme un bœuf, Billy Thomas sert de bête de combat à quelques individus peu scrupuleux lors de joutes clandestines dans les cloaques souterrains d'une Chinatown. Sous la pression de Scott Monroe qui lui restera éternellement reconnaissant, Billy se retire de ce job ingrat auquel il ne comprend rien à rien. *"Billy Thomas est le rôle le plus fort que j'ai jamais incarné. Il est sans comparaison avec mes précédents personnages. On peut parler difficilement de film d'action en ce qui concerne Cage. Il traite avant tout de rapports humains. Il n'existe pas, dans toute l'histoire du cinéma, un film aussi fort sur les relations d'amitié entre hommes"*. Lou Ferrigno n'y va pas avec le dos de la cuillère. Après avoir interprété des balèzes, il marche désormais sur les traces de Dustin Hoffman dans Rainman. *"Hugh Kelly a écrit le rôle de Billy Thomas pour moi. Lorsque j'ai lu pour la première fois le script, j'ai immédiatement su que j'étais né pour le jouer"*. Les mauvaises langues diront, c'est sûr, que Lou Ferrigno n'avait guère besoin de forcer la nature pour rentrer dans la peau de Billy Thomas ! N'empêche que le colosse verdâtre de Hulk fait preuve d'un professionnalisme digne d'un Robert de Niro pour donner à son personnage toute la crédibilité désirée. *"J'ai préparé le rôle à Simi Valley en Californie, au centre Project Headway, un centre de repos et de traitement pour les malades de traumatismes crâniens. Parler avec les patients m'a vraiment ému. Ils étaient presque tous confiants comme des enfants. Certains, les plus atteints, restaient là, à fixer le plancher. Chaque fois que je rentrais chez moi, je remerciais Dieu de me préserver de ce genre de chose. A Project Headway, j'ai réalisé que pour devenir Billy Thomas à l'écran, je devais penser et agir comme un malade mental"*. Lou Ferrigno s'en tire plutôt bien. Evidemment, il ne décrochera pas l'Oscar comme Dustin Hoffman avec Rainman. Cage a des ambitions plus modestes. Cavale dans les rizières vietnamiennes, combats brutaux où s'affrontent des costauds folkloriques, asiatiques retors, bagarre de saloon... Lang Elliott ratisse large. Immense succès en vidéo aux States et en Angleterre, Cage devrait écoper sans tarder d'une séquelle. Entre temps, Lou Ferrigno aura eu le temps de jouer les flics justiciers en compagnie de Miles O'Keefe dans Crime Task Force. Ersatz de Mister Hyde, héros mythologique, navigateur légendaire, mercenaire, simple d'esprit revenant du Vietnam, conducteur d'ambulance... On aurait presque tendance à croire que le petit Lou peut tout faire !

Marc TOULLEC



PREDATOR II

Le Predator continue la visite de notre paisible planète. Après avoir goûté aux charmes bucoliques d'une jungle sud-américaine, il arpente le pavé d'une mégalopolis. Arnold passe la main mais le monstre reste !



Lutte au sommet : un ALIEN visite un plan à la BLADE RUNNER : joli concept que celui de PREDATOR II

Un chef-d'œuvre **Predator** a acquis en quelques années un statut de film mythique, un film où se combattent deux titans dans une jungle sortie de la préhistoire. Son succès, tant critique que commercial, est foudroyant. Et cela devient lassant de l'annoncer désormais, une séquelle est aussitôt envisagée. Arnold ne renouvelle pas son contrat. John McTiernan l'imite. Nouveau staff donc. À la barre, le réalisateur Stephen Hopkins, le clipeur fou de **Freddy V** et, dans le premier rôle masculin, Danny Glover, partenaire de Mel Gibson dans **L'Arme Fatale**. Toutefois, les scénaristes et instigateurs du premier **Predator** sont toujours à l'appel. Jim et John Thomas avaient à peine terminé le scénario du premier **Predator** que les cadres du studio ont commencé à les harceler pour savoir ce qui se passerait dans la suite.

UNE AUTRE JUNGLE

"Mon rêve," dit Jim Thomas, *"était de transporter le Predator dans une autre sorte de jungle, une jungle urbaine"*. La 20th Century Fox a transformé le rêve de Thomas en une réalité dans la séquelle tant attendue de **Predator**. Le tournage de **Predator II** s'est achevé récemment et la sortie du film est prévue pour fin 90.

Predator II se situe à la fin des années 90. Los Angeles est devenu une véritable jungle urbaine où se déroule une guerre ouverte entre les seigneurs de la drogue colombiens et jamaïcains pour le contrôle total de la ville. Au milieu de cette guerre, se balade Danny Glover qui, pour essayer de rétablir la loi et l'ordre dans les rues, s'attaque à une série de meurtres monstrueux qu'il pense lié à une affaire de drogue. Ce qu'il découvre, c'est que le Predator est de retour et que les seigneurs de la drogue sont devenus sa proie.

Predator II, qui est aussi interprété par Bill Paxton, Ruben Blades, Gary Busey, Kevin Peter Hall et Kent Mac Cord, utilise de nouveau la créature créée pour le premier par le spécialiste des effets spéciaux Stan Winston. C'est Larry Paul qui s'est occupé des décors futuristes du film. John Thomas nous assure que **Predator II** a été plus facile à écrire que le précédent. *"C'était plus facile parce que nous étions familiers avec les éléments de l'histoire. Le premier film était construit comme un véritable combat mythologique. Cet élément est aussi présent dans le second, mais comme nous ne sommes plus dans la jungle, nous avons été confrontés au défi d'introduire cet élément mythologique dans la technologie du futur"*. Jim ajoute : *"De par la nature du premier film, on a dû laisser tomber pas mal de détails sur l'origine du Predator. Nous nous rattrapons dans* **Predator II** *en y insérant tous les éléments manquants du premier. Ce film est la base de ce qui pourrait être développé dans les prochains films."*

UN AUTRE PREDATOR

Capable de jouer un yéti désarmant de gentillesse dans **Harry et les Henderson**, Kevin Peter Hall sortait pour la dernière fois de son costume de Predator à la fin du premier film et ne pensait pas qu'il aurait à le remettre un jour. *"Je n'aurais jamais cru qu'ils en feraient un autre"*, s'étonne-t-il. *"La première fois que j'ai entendu parler d'une suite, je me suis dit 'oh, non'. Puis j'ai reçu le script et j'ai été vraiment étonné par la*



Danny Glover face au Predator : lire la mort dans les yeux de son adversaire

qualité de cette histoire. J'avais dit que je ne ferai plus cela, mais je suis là!" Bien que le Predator soit toujours le Predator, on lui a ajouté de petites subtilités qui ont rendu le fait de jouer l'extraterrestre bien plus intéressant. *"C'est une autre créature. Il est plus jeune, un petit peu plus indiscipliné et bien plus athlétique. Et, Danny étant plus grand qu'Arnold d'environ dix centimètres, le défi physique est bien plus important. Mais jouer dans ce costume est un travail assez simple. Quand Stephen me demande d'exprimer la douleur, la colère ou la joie de triompher, je change juste de regard. Sans dialogue, je me sens un peu comme un mannequin."*
Hall affirme que, comme le premier, **Predator II** est plus qu'un simple film d'action violent. *"Bien sûr, il y a des poursuites, une traque et beaucoup d'action. Mais le fondement de ce film est plus une bataille d'esprit qu'autre chose."* Jim Thomas confirme. *"On se rend compte que la créature n'est pas un monstre psychopathe. Il est pur dans ce qu'il fait. Il y a une scène où il s'approche d'un gamin qui tient un pistolet jouet. Il étudie l'arme, s'aperçoit que le gosse n'est pas une menace et le laisse tranquille. Son but, c'est une vraie chasse. Et les dealers sont une proie idéale"*. Une proie très cotée par Hollywood actuellement. Des consignes de l'administration Bush y avaient déjà largement contribué. Après des tonnes de polars anti-drogue, après **RoboCop 2** et se "**Nuke**" le Predator, ce "Comte Zaroff extra-terrestre", zigouille donc le trafiquant, et remplace ainsi un Charles Bronson essoufflé pour rétablir l'ordre. A quand un Predator réglant la circulation Place de la Concorde ou prônant la diplomatie dans la crise du Golfe ?

Marc SHAPIRO

CREER UN MONSTRE

Stan Winston n'est pas le premier maquilleur à s'être attaqué à la confection du costume du Predator. Il succède à des noms aussi prestigieux que Richard Edlund, Greg Reardon, ou autres Rick Baker et Robert Short. Au départ, il a même failli ne pas être question de maquilleur du tout puisque Joël Silver, le producteur du film, très impressionné par les effets de **Gremlins** et **Terminator**, voulait animer la créature du film en utilisant la technique du stop-motion. Il faudra que Robert Greenwood, le superviseur des effets spéciaux, lui démontre que l'utilisation d'une créature animée serait bien plus coûteuse, non seulement en argent, mais surtout en temps, pour le convaincre d'utiliser un costume. En effet, il fallait penser aux scènes de camouflage du monstre. Si on utilise la stop-motion, ces scènes sont très délicates à réaliser. Tandis que si l'on utilise un costume coloré d'une certaine nuance de rouge, on peut, grâce à un éclairage spécifique et à une séparation des couleurs lors du développement, faire disparaître le costume et insérer à sa place les plans de forêt nécessaires au camouflage de l'alien.
Silver fait d'abord appel à Rick Baker pour créer ce costume, mais celui-ci est pris par le tournage de **Harry et les Henderson**. Il se tourne alors vers Richard Edlund et obtient son accord. Mais celui-ci est visiblement plus doué pour les effets visuels que pour les créations d'effets de maquillage. Son monstre est loin d'être convaincant. On dirait un croisement raté entre l'insecte et le reptile dont la mobilité laisse à désirer. De plus, le costume est à la taille de l'acteur prévu pour le rôle, Jean-Claude Van Damme. Or, celui-ci se fait virer et le cascadeur qui le remplace est bien plus large, ce qui réduit encore les mouvements du monstre. Sept scènes sont tournées avec le costume d'Edlund mais aucune ne sera utilisée dans le film. Déçue par les premiers rushes, la Fox menace d'arrêter les frais. Silver se débarrasse alors d'Edlund et décide de changer le scénario pour cause de grosses réductions budgétaires.
C'est à ce moment que Stan Winston est engagé par Silver. Winston sortait tout auréolé du récent succès d'**Aliens**. Il avait auparavant créé le robot de **Terminator**, les créatures magiques de **The Wiz**, les Martiens de **L'Invasion Vient de Mars**, le chien élastique de **The Thing** et avait même travaillé sur **E.T.** avant que Rambaldi n'arrive sur le projet. Depuis **Predator**, Winston s'est lancé dans la réalisation avec **Pumpkinhead**, film de monstre classique.
Winston et son équipe passent six mois pour retravailler la créature. Ils conçoivent un humanoïde au look bien plus féroce que l'insecte rampant de Edlund. Ils ajoutent des défenses acérées sortant de la bouche, les yeux sont plus creux, plus méchants, et les dents font penser à une mâchoire de requin. Des tubes d'air pendent à son cou pour suggérer la compensation barométrique, ce qui renforce le côté extraterrestre du Predator. Il a un ordinateur ultra-perfectionné à son poignet et un casque à viseur incorporé pour compléter la panoplie.
C'est cette créature qui est choisie pour affronter Schwarzenegger dans la jungle sud-américaine et c'est encore elle qu'affronte aujourd'hui Danny Glover dans **Predator II**.

Betty CHAPPE

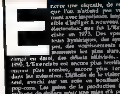


L'EXORCISTE III

Après avoir terrifié les Etats-Unis par ses écrits, William Peter Blatty passe derrière la caméra. Pour *L'Exorciste III*, il se débarrasse méchamment, dès le début, des films précédents de Friedkin et Boorman. Mike Oldfield et les sauterelles, c'est fini. *L'Exorciste III* est d'une sobriété exemplaire. Une suite à contre-courant.







Encore une séquelle, de celle que l'on n'attend pas vraiment avec impatience. Impossible d'infliger à nouveau cet électrochoc que fut L'Exorciste en 1973. Des spectateurs hystériques, des syncopes, des vomissements aux moments les plus durs, le clergé en émoi, des débats télévisés... En 1990, L'Exorciste est encore plus terrifiant, encore plus sombre, encore plus tenace dans les mémoires. Difficile de le visionner seul, avachi sur un sofa en bouffant du pop-corn. Les gains de la production (170 millions de dollars pour une mise d'à peine 10) devaient par la suite entraîner la réalisation d'une suite "illégitime" selon l'auteur-scénariste de l'original, William Peter Blatty, aussi possédé par les rituels d'exorcisme que les prêtres qu'il décrit dans ses livres et films...

POSSESSION

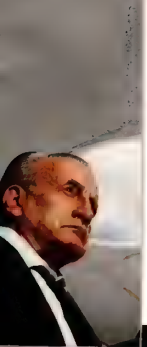
C'est durant ces études universitaires que William Peter Blatty prend connaissance d'un fait divers qui le marquera pour le restant de sa vie : le cas d'un adolescent sous l'emprise d'un démon. Blatty se renseigne auprès de son professeur de théologie et mord à l'hameçon. *"Depuis ce jour, je me suis toujours intéressé aux exorcismes. Si vous étudiez des cas d'exorcisme où des témoins affirment "oui, c'est vraiment arrivé", il est évident que vous rentrez dans une dimension spirituelle qui s'avère, pour l'homme, une dimension réelle"*. Un peu ésotériques les propos du cinéaste-écrivain. Mais ce dernier ne nourrit pas ses scripts et bouquins de gadgets horrifiques et de corps en lévitation. La profondeur du récit, son enracinement dans un contexte banal et quotidien, pétrifie de terreur l'Amérique.

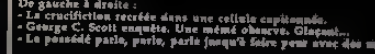
"L'Exorciste", le livre, demeure pendant 55 semaines en tête des meilleures ventes en librairie. Environ 70 millions personnes verront le film...

Evidemment, la production sollicite William Peter Blatty et lui commande un Exorciste II. Il se rétracte. *"Je ne pouvais absolument pas imaginer une suite crédible aux événements de L'Exorciste. J'ai passé la main"*. En 1979, il trouve une alternative sans tomber dans les facilités d'une séquelle-remake. *"En effet, au 20ème siècle, 70 % des cas de possession ne sont pas provoqués par des démons ou des entités sataniques, mais par l'esprit de gens décédés"*. Fort de cet argument qui visite un versant souvent ignoré des cas de possession, William Peter Blatty publie en 1983 le roman "Legion", base du script de L'Exorciste III.

Entre 73 et 90, sort L'Exorciste II : L'Hérétique de John Boorman. *"Nous n'avons rien à voir avec ce film"* annoncent de concert William Peter Blatty et Carter DeHaven, son producteur. En effet, Warner Bros, promoteur du titre, n'aura jamais demandé son avis à Blatty sur le projet. *"Personne ne peut toutefois l'ignorer mais, à ce jour, je ne l'ai pas encore vu, tandis que William l'ignore totalement"* explique Carter DeHaven. Un jugement sévère que ne mérite en aucun cas l'oeuvre de John Boorman.

Avec son scénario sous le bras, William Peter Blatty a l'embarras du choix : les studios se bousculent pour acquérir les droits de L'Exorciste III. Mais ceux-ci tiennent





De gauche à droite :
- La crucifixion recréée dans une cellule capitonnée.
- George C. Scott enquête. Une mémé observe. Glaçant...
- Le possédé parle, parle, parle jusqu'à faire peur avec des mots.

aussi à imposer des impératifs qui ne sont pas de son goût. *Weintraub Entertainment*, compagnie aujourd'hui défunte, voit bien le retour de William Friedkin à la mise en scène ! Mais Carter DeHaven se montre inflexible ; ce sera William Peter Blatty qui dirigera entièrement les opérations. Au terme de deux jours de réflexion, la société *Morgan Creek* donne le feu vert à L'Exorciste III.

UNE AUTRE TERREUR

Largement impliqué dans la création du fameux Inspecteur Clouzeau incarné par Peter Sellers, William Peter Blatty n'en est pas à son premier essai cinématographique. Scénariste (le premier **Exorciste**, **La Grande Attaque du Train d'Or**, quelques Blake Edwards), il réalise en 1979 un très curieux **The Ninth Configuration**, allégorie cauchemardesque sur le Vietnam. Une image montrait un Christ crucifié au centre d'un paysage lunaire. Cela donne un peu le ton de cet Exorciste III vraiment différent du premier et, paradoxalement, plus proche de la première séquelle signée John Boorman. *"Ce qui le diffère du film de William Friedkin est la manière dont il a été conçu. L'Exorciste III exprime ma conception de la peur. Il comporte tout ce qui m'effraie, des craquements dans la nuit, des ombres, pas des têtes rotatives et des trucs de ce genre. Ils ont leur place ailleurs, mais pas dans ce film"*. D'emblée, William Peter Blatty élimine les jets de bave verte, les effets spéciaux trop voyants. Le profil bas, il adopte la structure du thriller, de l'enquête menée par cette grosse baderne de George C. Scott, lequel reprend le rôle du Lieutenant Kinderman autrefois composé par feu Lee J. Cobb.

Témoin des événements survenus seize ans plus tôt, Kinderman renoue avec le surnaturel. Des meurtres rituels secouent la communauté jésuite de Georgetown. Un jeune black est crucifié, un prêtre est retrouvé décapité dans un confessionnal... Le flic découvre que les assassinats ressemblent étrangement à ceux perpétrés douze ans plus tôt par un tueur psychopathe. Et l'esprit de celui-ci hante désormais le père Damien Karras, interné dans un hôpital psychiatre, la clé de l'énigme...

Une grande-mère qui se balade au plafond comme une mouche, une infirmière décapitée à l'aide d'une immense paire de ciseaux... Les scènes chocs de L'Exorciste III sont rares, mais aussi terriblement efficaces. A la demande de *Morgan Creek*, William Peter Blatty se résout néanmoins à faire une entorse à la règle de sobriété qu'il s'était fixé. L'exorcisme final avec son bataillon de damnés surgissant des enfers, ses cobras dressés dans les flammes, ses effets gore à la Hellraiser détonnent singulièrement par rapport au reste du film. Concoctés par *Industrial Light and Magic, Dream Quest Images*, et *Greg Cannom* en ce qui concerne les maquillages, les effets spéciaux offrent néanmoins un spectacle saisissant, assez grandiose vu que la majeure partie du film se situe dans les 20 mètres carrés d'une cellule ! *"A l'origine, notre final était identique à celui du livre. La production exigeait un dénouement beaucoup plus spectaculaire. Nous le lui avons donné. Celle était si spectaculaire que nous avons nous installer sur un nouveau plateau et faire venir d'Angleterre et d'Allemagne des accessoires pour élaborer des trucs prenant plusieurs mois de préparation"* commente Carter DeHaven un tantinet aigri par cet apport indésirable. Jouant davantage sur une peur sourde, froide et impalpable, L'Exorciste III a dérouté le public américain. La terreur passe ici par des dialogues abondants, des maquillages discrets, des silences appuyés et un bataillon de suppôts de Satan pour le moins original : des mémés paralytiques soudainement capables de trancher une tête d'un coup de sécateur. Le film devrait sortir en France au tout début de l'année prochaine.

Marc TOULLEC

DARKMAN

Même sous la tutelle d'un grand studio, Sam Raimi ne parvient pas à se calmer. Caméra frénétique et délire total sont les mots d'ordre de cette nouvelle version du *Fantôme de l'Opéra*...

Sam Raimi tourne peu et prépare longtemps ses films. Trois ans se sont écoulés entre **Evil Dead 2** et **Darkman**. Trois années pendant lesquelles Raimi a, parallèlement travaillé sur **Evil Dead 3**. **Darkman** marque les débuts du jeune cinéaste dans le cadre des grands studios. Même si l'expérience **Mort sur le Gril** charcuté par Orion s'est révélée désastreuse, Sam Raimi prend le risque de se voir supervisé, revu, corrigé par des conseils d'administration, modéré dans ses excès par des exécutifs espions toujours prompts à rapporter à leurs supérieurs les agissements du metteur en scène. Un dingue comme lui peut-il résister à pareil contrôle et en sortir indemne ? Affirmatif. Mieux, Sam Raimi innove encore dans l'art et la manière de manier une caméra folle. Le succès inattendu de **Darkman** aux Etats Unis le met désormais à l'abri des bidouillages des studios. Sam Raimi peut tout se permettre. Cela promet beaucoup pour **Evil Dead 3** !

GREFFE DE PEAU

Le Dr. Peyton Westlake poursuit des recherches sur la fabrication d'une peau synthétique parfaite, durable qui pourrait être greffée aux grands brûlés. Mais ses expériences tournent en rond. Au bout de quelques minutes, les tissus synthétiques s'auto-détruisent. Une panne d'électricité et Westlake découvre que cette obscurité résoud tous ses problèmes. Certains problèmes s'estompent, d'autres commencent. Déboulent dans son laboratoire une bande de malfrats menés par le redoutable Robert Durant. Celui-ci est à la recherche d'un document compromettant où sont mentionnés des malversations illégales et immobilières. C'est l'avocate Julie Hastings, petite amie de Westlake, qui sera rentrée en possession du document. Non satisfait de le trouver, Durant abat le collègue du scientifique et plonge ce dernier dans une cuve d'acide après l'avoir sévèrement corrigé. Westlake survit à l'explosion de son laboratoire. Transformé en véritable momie, il est hospitalisé. Pour lui éviter toute souffrance, les docteurs lui déconnectent le système nerveux. Incapable de ressentir la moindre douleur, Westlake s'échappe. Désormais doué d'une force surhumaine et hanté par l'idée de la vengeance, il reconstitue son laboratoire, fabrique une peau synthétique qui lui permet de prendre l'apparence de Durant et de ses hommes. Mais Westlake nourrit toujours des sentiments très fort pour Julie Hastings.

ESSENCE CLASSIQUE

Darkman est le **Fantôme de l'Opéra** de Sam Raimi. Un fantôme moderne, urbain et un personnage tragique en complète opposition avec les gargouilles vociférantes des deux **Evil Dead**. Sam Raimi avoue clairement ses ambitions. Il s'agit maintenant de mettre en scène des personnages et non plus des monstres sautillant dans tous les coins. *"J'ai voulu avec Darkman raconter une histoire plus classique, s'adressant à un public moins spécialisé"*. C'est ainsi que **Darkman** renoue sur tous les plans avec les grands mythes du fantastique. Le premier qui vient à l'esprit est évidemment **Le Fantôme de l'Opéra**. Mais il y a aussi du Frankenstein, du Faust, de la momie, de l'homme invisible, dans l'aventure de Peyton Westlake. Sam Raimi fait en quelque sorte la synthèse de tous ses souvenirs, de toute son érudition dans le domaine du fantastique. Fidèle à son goût pour le private-joke, il invite évidemment sur le plateau de vieux copains : le cinéaste William Lustig et le comédien Bruce Campbell, héros des deux **Evil Dead**.

"Darkman est une variante high-tech et musclée du Fantôme de l'Opéra. Je suis parti d'une idée très simple : mon héros serait un homme capable de changer de visage. Je pensais d'abord en faire un acteur, mais, en cours d'écriture, il m'a semblé plus judicieux qu'il soit un savant, car ses déguisements successifs devaient être parfaitement crédibles. Et c'est ainsi que Darkman est devenu un généticien travaillant sur la peau synthétique". Pour demeurer un tantinet réaliste et éviter que le corps médical se bidonne au vue des considérables recherches scientifiques de **Darkman**, Sam Raimi fait appel à son frère toubib dans l'Ohio. *"Darkman décrit en détail le mode de fabrication de la peau synthétique, la convalescence du héros, la façon dont il se fabrique une nouvelle identité... Sam et moi estimions nécessaire que le film ait une certaine logique scientifique pour conserver l'adhésion du spectateur dans les situations les plus extrêmes"* témoigne Ivan Raimi. Même dans le délire, les frères Raimi gardent les pieds sur le plancher des vaches...

SUPER HEROS

Avec son budget de 11 millions de dollars et l'apport de techniciens que jamais il n'aurait pu se payer sur ses précédents films, Sam Raimi voit grand. Dès les premières images, il impose sa patte, ce sens de la démesure qui caractérisent les **Evil Dead** et **Mort sur le Gril**. Une armée de brutes contre une demi-douzaine d'hommes impeccablement alignés. Et ces derniers éliminent leurs adversaires en quelques secondes bien



cinglantes ! Le ton est tonné. Entre les fastes d'un super spectacle d'action genre L'Arme Fatale et un dessin animé de Tex Avery, Sam Raimi fulmine. Et se permet toutes les folies du plus excentrique des films de super-héros. Super-héros ? Oui, car Darkman est le premier super-héros du film d'horreur, un justicier masqué bien plus performant que le Batman de Tim Burton. Darkman change de visage, slalome entre les explosions, se voit promené par un hélicoptère au bout d'un câble, se bat sur les poutrelles métalliques d'un gratte-ciel en construction... Parfois tenté par la sobriété lors des quelques séquences intimistes, Sam Raimi ne résiste pas longtemps à sa nature profonde. Sa caméra s'arrête à quelques millimètres du visage des personnages. Il filme le malfrat collectionneur de doigts, Robert Durant, de la même façon que le monstre de Frankenstein, adopte des astuces de montage. De devant les portes du laboratoire qui viennent de voler en éclats, la comédienne Frances McDormand se retrouve plantée dans le cimetière où l'on enterre l'oreille de Peyton Westlake ! Sans qu'elle bouge le petit doigt, le décor environnant et les habits de la femme se seront modifiés. Merveille des techniques informatiques.

Rapide, truffé de gags visuels, mais également tragique, Darkman se classe directement aux côtés de Phantom of the Paradise. Très semblable dans leur déroulement, voisin dans leur perception d'un genre, dans l'humour, les deux films ont aussi en commun cette absence de frilosité visuelle qui paralyse actuellement une large portion du cinéma américain, ramolli par les standards télés. Dans son hystérie, son attachement aux règles de la bande dessinée et du cartoon, Darkman brise net le système pantouflard hollywoodien.

Batman réalisé par Sam Raimi dans ses dispositions de Darkman, cela aurait été quelque chose. Pas du préfabriqué calibré et mâché pondu par un ordinateur, mais du cinéma. Comme Darkman.

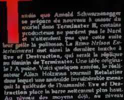
Cyrille GIRAUD

USA. 1989. Réal.: Sam Raimi. Scén.: Chuck Pfarrer, Sam Raimi, Ivan Raimi, Daniel Goldin, Joshua Goldin. Dir. Phot.: Bill Pope. Mus. Danny Elfman. SPFX : Tony Gardner et Larry Hamlin. Prod.: Robert Tapert/Universal. Int.: Liam Neeson, Frances McDormand, Colin Friels, Larry Drake, Nelson Mashita, Theodore Raimi, Danny Hicks... Dur.: 1H 35. Dist.: UIP. Sortie prévue le 14 novembre 1990.

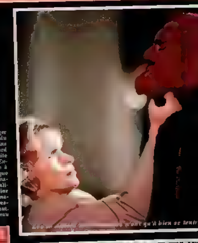


eve of destruction

Une frêle jeune femme transformée en bombe ambulante menace de réduire une ville à néant... *Eve of Destruction* et son androïde féminin, malgré les apparences, ne font pas dans le *Terminator* Bis et contournent l'obstacle.



Tandis que Arnold Schwarzenegger se prépare de nouveau à casser du mortel dans Terminator II, certains producteurs ne perdent pas le Nord et n'attendent pas que cette suite leur grille la politesse. La firme *Nelson Entertainment* met ainsi la dernière touche à Eve of Destruction, qui serait la réplique au féminin de Terminator. Une idée originale ? A peine. Voici quelques années, le réalisateur Allan Holzman tournait Retaliator dans lequel une androïde invulnérable menaçait la quiétude de l'humanité. Eve of Destruction place la barre nettement plus haut. Au niveau des moyens déjà, au niveau artistique ensuite...



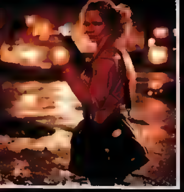
... c'est qu'à bien se tenir.

[illegible]

Eve VIII est un robot plutôt séduisant, un magnifique prototype du projet ROB. Elaborée pour mettre hors d'état de nuire les hordes de terroristes déferlant sur les Etats-Unis, cette androïde est à l'image de sa créatrice, le Dr. Eve Simmons. Envoyée dans une banque afin de tester ses capacités de camouflage sous des dehors humains, Eve se heurte par hasard à des braqueurs. Du genre violents, ils lui ordonnent d'obtempérer. Eve refuse et reçoit quelques projectiles dans le buffet. Endommagée quoique toujours en état de marche, elle dérouille copieusement ses agresseurs... Mais Eve n'est maintenant plus tout à fait l'arme secrète que le Pentagone a désirée. La volée de plomb a sérieusement bouleversé son programme. Livrée à ses fantaisies informatiques du moment, Eve est désormais une bombe à retardement. Au terme de 48 heures, celle-ci explosera et toute une portion de la ville devrait la suivre dans l'autre monde. Les autorités militaires font donc appel à une espèce de *Blade Runner* kaki, Jim McQuade, expert en matière de terrorisme. De San Francisco à New York, le chasseur se voit secondé par Eve Simmons, aussi douce que



... McQuade: ... Hines ... entre les claquettes et le flingue.



son double est hostile. Mais Eve III se nourrit également des pulsions de son inventrice. A cause d'une enfance tourmentée marquée par la mort de la mère et la tyrannie du père, l'androïde entreprend tout simplement d'enlever le jeune fils de Eve Simmons... Top chrono.

Pas évident de succéder à Arnold Schwarzenegger entre les boulons d'une mécanique rutilante. Les promoteurs auraient pu se résoudre à prendre la massive Brigitte Nielsen dont les seins siliconés n'auraient pas endommagé la plastique robotique. Pas question de céder à cette facilité. Eve of Destruction est ainsi incarnée par une femme nettement moins imposante, une comédienne peu coutumière du cinéma musclé. La hollandaise Renée Soutendijk.

Superstar dans son pays, Renée Soutendijk a été la veuve noire, la castratrice du Quatrième Homme de Paul Verhoeven et l'interprète d'Eva Braun dans la série *Inside the Third Reich*. Rien qui ne la prédestine donc à ce rôle de Terminator au féminin. On imagine plutôt Renée Soutendijk les yeux rougis de problèmes dans le prochain Jacques Doillon ! *"Renée n'a pas été un choix immédiat. Alors que le projet prenait forme, nous avons réalisé que nous avions besoin de quelqu'un qui possède assez d'adresse et de discipline pour passer d'un rôle à l'autre, quelqu'un qui possède assez de sex appeal pour donner suffisamment de force aux scènes érotiques, que refusent d'ordinaire les actrices, et, enfin, quelqu'un d'assez malins pour incarner de manière crédible une scientifique. Renée a, successivement, joué une séquence intimiste et une scène dans laquelle elle portait les prothèses et le maquillage de Eve VIII. Maîtriser cette technique est à la portée de peu d'actrice, y compris les plus connues"* témoigne aujourd'hui le producteur David Madden, un bonhomme déjà impliqué dans **Le Premier Pouvoir**. Abordant un genre qu'elle n'a jamais fréquenté, Renée Soutendijk compose deux personnages jumeaux, antagonistes. *"Ce fut plus difficile que je le pensais au départ. Le robot est totalement imprévisible : il change du tout au tout d'un instant à l'autre. Il se montre très acharné, extrêmement rapide, de plus en plus mécanique. Au commencement du film, l'androïde est nettement plus humain que la scientifique. Il évolue, devient cinglé, complètement obsédé par sa mission. Je n'ai pas tenu à incarner Eve VIII comme un quelconque Terminator ; j'ai voulu préserver une certaine humanité. Même lorsqu'elle commet des actes très violents, vous ressentez quelque chose pour elle, de la compassion, une certaine compréhension"*. **Eve of Destruction** ne sera donc pas exactement un **Terminator II** rayon féminin destiné à concurrencer le prochain James Cameron.

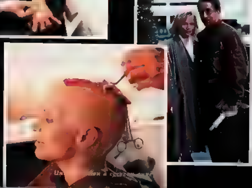
A l'image de Renée Soutendijk, la production ne réquisitionne pas vraiment le comédien le plus typé pour tenir les gros flingues de Jim McQuade. Plus habitué à faire des claquettes (Soleil de Nuit, Tap Dance), Gregory Hines incarne un premier rôle inattendu, complètement à l'opposé des gros bras et des gueules carrées qui peuplent habituellement ce type de productions !

Aux manettes de **Eve of Destruction** se trouve un jeunot du nom de Duncan Gibbins. Jeunot ne signifie pas débutant. Après avoir été reporter pour la BBC, Duncan Gibbins a participé en tant que réalisateur ou producteur à la confection d'environ 200 documentaires télévisés. Cela va de la traversée de l'Atlantique en mongolfière à la protection des dauphins ! Fort de cette expérience, il se met rapidement au vidéoclip et devient dans cette catégorie l'un des meilleurs aux côtés de Russell Mulcahy, Julian Temple et compagnie. Eurhythmics et George Michael font appel à ses services. En 1986, Duncan Gibbins réalise son premier long métrage pour le cinéma, **Fire with Fire**, aimable comédie se déroulant dans une école catholique pour filles !

Adepte des mises en scène saccadées et speed communes à tous les "ex" du clip, Duncan Gibbins ne tient pas plus que Renée Soutendijk à se voir catalogué dans le registre du sous-Terminator. *"Nous avons tenté de réaliser un thriller à la fois psychologique et high-tech. Mais Eve of Destruction se rapproche davantage des Trois Visages d'Eve que de Terminator. Tel a été ma façon de voir l'histoire"* commente Duncan Gibbins. Pour mémoire, **Les Trois Visages d'Eve** de Nunnally Johnson est un vieux classique quelque peu oublié de 1956 dans lequel Joanne Woodward réussissait le tour de force d'interpréter une schyzophrène ayant trois personnalités, trois vies indépendantes l'une de l'autre. **Eve of Destruction** en soustrait une.

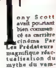
Soucieux de travailler au maximum avec ses deux principaux comédiens afin de conserver intacte la portée psychologique de l'histoire, Duncan Gibbins se bat actuellement contre ses commanditaires, la boîte de production *Interscope* et le distributeur américain Orion. *"Mon pire cauchemar est une affiche du film représentant René Soutendijk sanglée dans un minuscule perfecto et brandissant une petite mitraillette"*. Non, **Eve of Destruction** ne sera pas un réchauffé de **Terminator**. Mais, en fait, que sera-t-il ? Avec un budget relativement moyen d'une dizaine de millions de dollars, Duncan Gibbins espère donner à son film les atouts d'une production fortunée de 40 millions. Entre le refus du compromis commercial et le souci de multiplier à l'écran chaque centime, **Eve of Destruction** pourrait, après tout, réserver quelques surprises. Pourquoi pas ?

Marc TOULLEC



Jours de TONNERRE

Du bitume, des chromes luisants, de l'allégresse, des mâchoires carrées... Tony Scott ne lésine pas sur les clichés. Après avoir fait l'apologie de l'Us Air Force, il gonfle les pneus de Good Y...



Tony Scott avait pourtant bien commencé sa carrière cinéma. Par **Les Prédateurs** magnifique réactualisation du mythe du vampire. La suite ne se hisse vraiment pas très haut. Un gigantesque documentaire en dolby-stéréo pour l'US Air Force (**Top Gun**), une séquelle pédante taillée sur mesure pour Eddy Murphy (**Le Flic de Beverly Hills 2**), un vague polar érotique dont personne ne veut (**Revenge**). Et maintenant **Jours de Tonnerre**. Tony Scott y retrouve tous ces chers défauts, ces images chichiteuses, ces gros filtres rouges collés sur les ciels bleus, ces voiles se soulevant au rythme des ventilateurs placés hors-champ, ces gueules carrées de teen-agers gavés de pop-corn... Tony Scott ressert la même soupe à quelques carottes et poireaux près. **Jours de Tonnerre** n'est à vrai dire que le remake monté sur roulettes de l'aérien **Top Gun**. Un produit bourré de fric, destiné à faire du fric. OK, le cinéma est une industrie, le cinéma doit se rentabiliser pour promouvoir de nouveaux titres... Oui, mais lorsque le film perd toute spontanéité, se conforme à tous les clichés, balance à tout va des messages publicitaires, l'adrénaline monte. Et Tony Scott s'explique mal.



Tony Scott, réalisateur de JOURS DE TONNERRE, aimeur d'histoires bêtes briseur de caméras, filtreur orangé Un grand pro...

UN "GRAND" SCENARIO

Pour de l'épure, c'est de l'épure , le s[illegible] de **Jours de Tonnerre** tiendrait facilement sur un ticket de métro. Cole Trickle est un dingue de vitesse. Il vit pour se surpasser, pour décrocher victoire sur victoire, pour se prouver à lui-même qu'il est le meilleur. Notre homme rejoint une nouvelle écurie, joue au plus fin avec le pilote-vedette, séjourne à l'hosto après un spectaculaire accident, tombe amoureux d'une jolie doctoresse qui le panse. Mûri, il repart risquer sa peau sur les circuits. N'en jettez plus , tout **Jours de Tonnerre** tient dans ces quelques lignes. Mais à entendre, ce script "peau de chagrin" serait la combinaison d'une longue attente et de réécritures multiples. *"Le projet a démarré il y a 3 ans. Tom Cruise qui en est l'initiateur m'a alors demandé si cela m'intéressait de réaliser un film sur les stock- cars. J'ai accepté. Puis, plus aucune nouvelle pendant deux ans et demi. C'est alors que les producteurs Don Simpson et Jerry Bruckheimer sont entrés en jeu et m'ont proposé un scénario. Toutefois, tous ces scripts ne fonctionnaient pas, jusqu'au moment où Robert Towne est intervenu. Il est, selon moi, l'un des plus grands scénaristes de l'histoire du cinéma. En six semaines il a rédigé un nouveau script qui tenait parfaitement la route. Avant qu'il ne participe au projet, Robert Duvall, Tom Cruise et moi-même avions rencontré, en Caroline du Nord, de nombreux pilotes et leur équipe. C'est d'après ces entretiens que Robert Towne a façonné les personnages. Tous les rôles s'appuyent vraiment sur des bases réelles"*. De la bonne volonté sans doute, mais à l'écran, l'histoire racontée brille surtout par son absence. Il y a un personnage principal (Tom Cruise, aussi rutilant que les bolides), le mentor (Robert Duvall, mais cela aurait pu être aussi Sean Connery), quelques comparses (le massif Randy Quaid), et le tout mignon, mais totalement insignifiant, rôle féminin (l'australienne Nicole Kidman filmée elle aussi comme une bagnole)... Mieux vaut revoir de vieux films sur les courses automobiles (**Le Mans** avec Steve McQueen ou **Grand Prix** avec James Garner et Yves Montand) ou se taper la bande dessinée "Michel Vaillant" pour se faire une idée de ce qui se passe dans la tête des coureurs automobiles. Dans celle de Tom Cruise, rien à signaler, sinon une parfaite complicité avec Tony Scott. *"Depuis Top Gun notre collaboration est des plus fructueuses. Une confiance mutuelle s'est établie entre nous. Dans Jours de Tonnerre, Tom était beaucoup plus détendu et plus sûr de lui. En outre, il a énormément mûri en tant qu'acteur. Chaque fois que je l'incite à jouer différemment, il y pense et arrive à un résultat vraiment convaincant. Tout comme moi, il travaille beaucoup en dehors des heures de tournage"*. Possible. Mais le jeu de Tom Cruise



Tom Cruise : il a trouvé tout seul l'idée de JOURS DE TONNERRE

dans **Jours de Tonnerre** s'apparente dangereusement à celui des jeunes premiers permanentés des soap-operas. C'est le même Tom Cruise qui fut il y a peu l'interprète principal de **Né un 4 Juillet**. On dirait presque deux comédiens différents

SECRETS DE FABRICATION

Tony Scott estampille ses films dès les premières images. Impossible d'imaginer un autre cinéaste accumulant aussi systématiquement les procédés techniques faciles, les combines en provenance directe des spots publicitaires et du clip. Malgré le rachitisme de ses scripts, Scott continue néanmoins à penser qu'il raconte des histoires. *"Un film, selon moi, est un outil de création. Je réalise des films dont les sujets me passionnent. Top Gun a été considéré comme nocif pour la jeunesse américaine. En ce qui me concerne, il ne s'agit que d'une fiction qui évoque des gens vivant sur le fil du rasoir. Pour être honnête, j'ai refusé trois fois le scénario avant de le tourner. J'ai donné mon accord après avoir vu les photos de Bruce Weber sur les pilotes et sur les avions. Il y a eu alors comme un déclic. Depuis lors j'ai compris qu'un vrai film nécessitait un élément qui accroche intensément. Cet élément était le seul qui puisse me convaincre de passer derrière la caméra, de me battre chaque jour pour que le projet se concrétise"*. Faut-il croire que Tony Scott est un auteur portant chaque jour le fardeau de projets invendables au tout Hollywood ? La tôle froissée constitue l'une des qualités de **Jours de Tonnerre**. La production claironne à qui veut l'entendre qu'une vingtaine de bagnoles ont réellement été démolies pendant le tournage. Moteurs qui explosent, pare-choc éclatés contre des murs et autres joyeusetés. On était donc en droit d'attendre des courses délirantes à déclencher des tachycardies. Niet. Seulement des vroum-vroum, des effets de montage paliant mollement l'absence de frénésie de la caméra. Reste que Tom Cruise, horripilant dans le registre beau gosse, demeure crédible au volant. *"Tom Cruise est un pilote des plus chevronnés. Il a couru dans l'équipe de Paul Newman pendant deux saisons. Il possède beaucoup de talent. Il aurait souhaité conduire sa voiture durant tout le tournage, mais les assurances ainsi que la production ne l'ont pas vu de cet oeil. Les prises de vues comportaient des risques, surtout au niveau des cascades. Nous avons dû réfréner ses ardeurs. Cependant, avant le tournage, Tom Cruise a couru au volant d'un des bolides sur le circuit de Daytona. Il était seulement à une seconde du record de vitesse du tour. Elle était certes vide, mais si Tom avait continué de s'entraîner, il serait très vite entré dans le cercle très fermé des dix meilleurs pilotes du monde"*. Une chose est sûre : **Jours de Tonnerre** ne rentrera jamais dans le cercle, encore plus hermétiquement clos, des dix meilleurs films du monde.



Pour l'heure, Tony Scott prépare dans le plus grand secret un de ces money-makers dont il a le secret. D'où sa rancoeur envers les producteurs de **Revenge** qui, lui, est largement déficitaire. *"Revenge est un film que je souhaitais vraiment tourner, qui reflétait tout ce qui m'intéresse dans la mise en scène. Hélas, ses producteurs furent rapidement en désaccord avec l'oeuvre que j'avais en tête, un mélange de noirceur d'étrangeté, d'amour fou et de violence. Revenge aurait dû être très mexicain dans l'âme. Mais ils l'ont émasculé. Ils ont anéanti mes intentions, mes concepts. Revenge ne m'appartient plus"*. Entre **Le Flic de Beverly Hills 2** et **Jours de Tonnerre**, **Revenge** a remis les pendules à l'heure.

Cyrille GIRAUD

Days of Thunder. USA. 1990. Réal.: Tony Scott. Scén.: Robert Towne d'après une idée de Tom Cruise. Dir. Phot.: Ward Russell. Mus.: Hans Zimmer. Prod.: Don Simpson et Jerry Bruckheimer. Int.: Tom Cruise, Robert Duvall, Randy Quaid, Nicole Kidman, Cary Elwes, Michael Rooker, J.C. Quinn... Dur.: 1H 47. Dist.: UIP. Sortie prévue le 24 octobre 90.

Chérie B

JOE D'AMATO

Joe d'Amato n'aspire pas à une rétrospective de son œuvre au musée d'Art Moderne, Joe d'Amato ne besogne pas dans la finesse, Joe d'Amato ne tourne pas pour la gloire du métier Joe d'Amato bouffe à tous les ratellers... Joe d'Amato est un cas, à la fois un artisan de la série Z et un commerçant avisé, quelquefois un auteur. Il surprend, dégoûte, déçoit, passe sans broncher d'un genre à l'autre et ne se pose jamais la moindre question d'éthique. Joe d'Amato tourne pour pas un rond mais s'en met plein les poches. Donnez-lui un terrain vague, quelques punks patibulaires, des pétoires à un coup et un bellâtre inexpressif en guise de jeune premier, et il vous pond une de ses sous-productions dont il partage le secret avec quelques comparses d'infortune. Un dérivé de **Mad Max** et de **New York 1997** si possible. Donnez-lui quelques donzelles bien charnues, quelques décors antiques, quelques accessoires d'aluminium, et il vous shoote un péplum cochon. N'oubliez pas quelques milliers de mètres de pellicule provenant d'un autre film, datant des sixties si possible, où des centaines de figurants se bastonnent au porte d'une citadelle ! Trouvez un plumard et quelques comédiennes prêtes à aller jusqu'aux limites même du hard et il vous torche une polissonnerie bandulatoire... Un peu de tripaille bien fraîche en provenance directe des abattoirs les plus proches et D'Amato boucle un hard-gore gerbeux...

Cinq ou six films par an, des activités de scénariste, réalisateur, producteur, directeur de la photographie, des moyens financiers ultra réduits et un usage systématique du système D, des passages incessants d'un genre à l'autre... Pour ces raisons, Joe D'Amato s'est tricoté l'image d'un cinéaste prolifique, éclectique, servile, malin, rusé et chaud lapin. Mais notre homme, au centre de tous les compromis, sait aussi rester lui-même, intègre quelque part...

Soulever l'Estomac

En 1979, Joe D'Amato rencontre le genre horrifique. Les Fulci rapportent gros et le marché international est ouvert aux produits les plus excessifs possible. Pas de censure. **Blue Holocaust** s'autorise donc quelques friandises notamment une séquence bien glauque où le héros baiseur de cadavres, vide sa petite amie de ses entrailles qu'il balance dans un seau. Fallait oser. Et Joe D'Amato a osé aller trop loin dans la complaisance, l'horrible, l'abominable. Son film est d'autant plus efficace qu'il distille une atmosphère putride de la première à la dernière image. Pas question de rigoler, D'Amato filme au premier degré et n'épargne jamais à son audience un détail juteux. Lors de sa période gore, le père D'Amato se livre à d'autres sévices tout aussi mémorables. Le timbré d'**Anthropophagous** bouffe un embryon peu délicatement extrait du ventre de sa mère et finit le spectacle par le gueuleton du siècle se repaître de sa propre barbaque. Premier degré toujours. Pas question de se marrer à ce spectacle de grand-guignol largement inspiré des bandes dessinées italiennes pour adultes. Sur sa lancée, D'Amato transperce quelques têtes, fourre une tête dans un four (**Horrible**), se régale d'un empalement particulièrement atroce, éclate un bébé (**Caligula, La Véritable Histoire**), assiste à quelques festins de zombies agrémentés de cul et d'écologie (**La Nuit Fantastique des Morts-Vivants**)... Joe D'Amato ne se prend pas pour Lucio Fulci, ne lorgne pas les lauriers de Dario Argento, ne postule pas à la succession de Mario Bava. Il filme des horreurs. Très simplement, rajoutant un maximum d'hémoglobine, une dose puissante de nécrophilie, du sadisme. Faut bien faire bouillir la marmite !

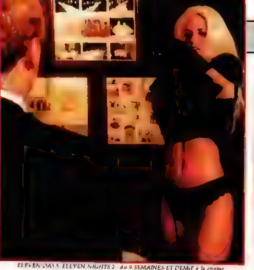
Là où ça Marche

Joe D'Amato plagie, copie, détourne, pique les idées des autres. Il n'en a pas honte. **Mad Max 2** triomphe dans le monde entier. Sous divers pseudonymes (Steven Benson, Kevin Mancuso), il met en branle des barbares futuristes mettant à feu et à sang une civilisation déjà en ruine. Dans **Le Gladiateur du Futur**, nous avons quelques types vêtus de blousons défraîchis courant devant des soldats casqués dans tout un réseau de tunnels. La survie de la race humaine dépend de leur réussite. De l'ambition ? Pas du tout, simplement la volonté d'accumuler les péripéties, même les plus saugrenues, dans le cadre d'un budget qui ne permet guère que des escarmouches. Idem pour **2020 Texas Gladiators**. Joe D'Amato passe western et science-fiction à la



BLUE HOLOCAUST les gros bouillons du bain moussant

ENTRETIEN



ELEVEN DAYS ELEVEN NIGHTS 2 du 9 SEMAINES ET DEMIE à la chaîne



L'oeil malin, Joe D'Amato n'a pas la grosse tête même si sa filmographie compte plus d'une centaine de titres. Entre habileté artistique et commerce pur, D'Amato semble bien s'amuser là où d'autres nous ennuient à mourir.

moulinette du n'importe-quoi. Des indiens napolitains chevauchant des 125 centimètres cube guerroient contre des cow-boys de demain. Nous sommes bien dans le futur délirant de la série Z ringue mais diablement rigolote. Cela a beau être con, ce n'est jamais ridicule. Avec trois fois rien dans l'enveloppe du budget, Joe D'Amato s'en tire avec les honneurs.

Le réalisateur ne recule jamais devant un plagiat. Un peu plus et il commettait **Superhuman** après le succès de **Superman**. Un peu plus et il aurait emballé **Siegfried the Nibelungen** suite au succès des films d'héroïc-fantasy. A Hollywood, il faudrait une bonne trentaine de millions de dollars pour porter à l'écran cette fastueuse légende germanique. Sous la tutelle radine de Joe D'Amato, **Siegfried** aurait coûté un bon petit million. Cependant, même si cette production est demeurée à l'état de somptueuses affiches, l'immortel auteur de **Blue Holocaust** touche à deux reprises à l'héroïc-fantasy avec la série des **Ator**, preux héros incarné par l'ex-Tarzan, Miles O'Keefe. Comme dans **Conan**, il y est question d'un roi dépossédé de son fief, mais les deux nanars de D'Amato, bien moins réjouissants que son **Gladiateur du Futur**, ressemblent bien plus aux pires péplums italiens des sixties.

D'Amato gros pompeur alors ? Possible, mais au sein de sa maison de production, *Filmirage*, notre homme sait aussi donner sa chance à des collaborateurs encore verts. Grâce à lui, Michele Soavi a pu tourner **Bloody Bird**. Pour une poignée de cerises il est vrai ! Dommage que D'Amato s'évertue à donner des ronds à des faiseurs aussi fainéants que Umberto Lenzi qui lui a bâti une **Maison du Cauchemar** plutôt branlante.

Domaine de Predilection

Horreur, anticipation ringue, héroïc-fantasy... Joe D'Amato sait tout faire avec presque rien dans les poches, avec un matériel technique pour le moins rudimentaire. Mais il existe un domaine dans lequel il excelle particulièrement, auquel il apporte une patte indéniable : l'érotisme. Joe D'Amato n'a pas son pareil pour entretenir des atmosphères chaudes, moites, souvent basées sur le voyeurisme et l'assouvissement de pulsions pas nettes du tout. Joe D'Amato aborde le cul grâce à la longue série des **Black Emanuelle**, héroïne incarnée par son ex-épouse, la très belle Laura Gemser. **Viol sous les Tropiques** où la Mamu ritale visite les anthropophages, **Black Emanuelle autour du Monde**, **Emanuelle et Françoise**, **Black Emanuelle et les Filles de Madame Claude**, **Black Emanuelle en Amérique**... En une demi-douzaine de films, Joe D'Amato fait un véritable tour érotique de la planète. Emanuelle dans le harem d'un roi du pétrole, Emanuelle tâtant de la libido prolétaire avec un mécano enduit de cambouis, Emanuelle marchandant ses charmes dans l'établissement d'une mère maquerelle.. Le réalisateur va vaillamment au devant des clichés et fait beaucoup mieux que la très officielle série des **Emmanuelle**, très BCBG et trop mondaine pour être vraiment bandante. Et Joe D'Amato n'essaie jamais de falsifier l'érotisme de manière à le rendre familial.

L'intrusion de Joe D'Amato dans le domaine de l'érotisme ne se limite nullement aux **Black Emanuelle**. Dans **Les Amours Interdites d'une Religieuse**, il zieute des lesbiennes en cornettes influencées par le Malin , dans **La Femme Pervertie**, il se place dans le contexte du fascisme pour une histoire où une fille tente de séduire l'amant de sa défunte mère... **Eleven Days, Eleven Nights** emboîte le pas à **9 Semaines et Demie** ! Joe D'Amato n'est jamais en retard d'une mode. Et ne néglige jamais un genre. Le porno ? Pourquoi pas ! Il en tourne à la pelle, des **Porno Holocaust**, des **Super Hard Core**, sous le pseudonyme d'Alexandre Borsky. Véritable homme caméléon des génériques, Joe D'Amato se nommait Aristide Massaccesi du temps de ses emplois de directeur de la photographie. Lorsqu'il tourne un péplum érotique, une héroïc-fantasy, il se métamorphose en David Hills. Pour la science-fiction, c'est Kevin Mancuso et Steven Benson qui interviennent. Joe D'Amato se réserve Joe D'Amato pour le cul et l'horreur. Ce réalisateur tout terrain sait encore conserver un minimum d'intégrité.

Marc TOULLEC

Impact *Quand avez-vous commencé à travailler dans le cinéma ?*

Joe D'Amato En 1953. Ah, j'étais très jeune. A peine seize ans... C'est par l'intermédiaire de mon père qui était technicien que j'ai commencé en tant que photographe de plateau sur des films comme **Le Carrosse d'Or** de Jean Renoir. Petit à petit, j'ai touché à tout les postes : électricien, assistant caméraman, puis caméraman tout court. Vous pensez bien, qu'ensuite, j'ai voulu passer à la réalisation.

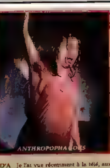
I. Vous avez été sous les ordres de réalisateurs tels que Alberto de Martino et Michele Lupo. Quels rapports aviez-vous avec eux ?

J.D'A.. Très plaisants. Il faut dire que j'étais coopératif et attentif étant donné que je voulais devenir réalisateur à mon tour

I.: Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans la photographie ?



BLACK EMANUELLE ("... m") EN AFRIQUE



ANTHROPOPHA...US

J. D'A.: Avec la lumière, on peut créer des sensations, aussi bien dans le cinéma horrifique que dans le cinéma érotique. L'obscurité, les zones d'ombre, la définition de l'image, sont des éléments importants pour provoquer l'émotion chez le spectateur. La photo ne devrait pas être appréciée pour elle-même. Une belle photo doit s'intégrer au film tout entier, lui apporter un simple plus. Une photo n'est pas réussie "parce qu'elle a de belles couleurs". D'ailleurs, on ne devrait jamais parler de "belle photo", de "montage percutant", de "direction d'acteurs parfaite". Mettre l'accent sur tel ou tel élément du film, c'est déjà lui trouver ailleurs des défauts. Aujourd'hui, on remarque de plus en plus les images. La publicité et le video-clip les ont standardisées.

L. On en vient à votre premier film, Sette Strani Cadaveri en 1973.

J. D'A.: Un début très intéressant et très excitant pour moi. C'était une histoire, avec une atmosphère assez forte, qui se déroulait au début du siècle. Klaus Kinski tenait le rôle principal. C'est Franco Gaudenzi, un ami qui travaille dans la distribution (*Flora Film*) et la production (*Variety Film*) qui m'a donné cette opportunité.

*L. Et très rapidement vous avez commencé à utiliser des pseudos. **Diaro di una Vergine Romana** est signé Michael Wotruba.*

J. D'A.: Wotruba a signé aussi Erol all' Inferno et quelques autres ! Je cherchais à l'époque à masquer mon activité de réalisateur pour continuer à travailler comme directeur de la photo sur d'autres films. Plus récemment, j'ai dû inventer d'autres pseudos parce que Joe d'Amato est devenu la marque déposée du soft-core.

L: Comment est né Joe D'Amato ?

J. D'A.: Pendant le tournage de Giubbe Rosse que j'ai fait pour le producteur Ermanno Donati. Nous voulions un nom italo-américain - à cette époque, Martin Scorsese, par exemple, marchait très bien. J'ai pris un calendrier, l'ai retourné dans tous les sens. Il y avait un nom en tout petit, Giovanni D'Amato. Et voilà ! Par contre, Michael Wotruba s'inspirait des noms de certains réalisateurs des pays de l'Est.

*L. En 1973, vous avez tourné **La Révolte des Gladiateurs**. Connaissez-vous la version américaine **The Arena**, remontée par Joe Dante pour Roger Corman ?*

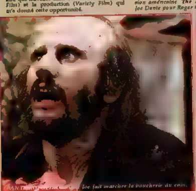
J. D'A.: Je l'ai vue récemment à la télé, aux USA. Fascinant à regarder : avec un montage plus nerveux, le film accrochait bien davantage.

L. Aujourd'hui, certains vous considèrent comme le Corman italien. Vous tournez rapidement avec des budgets ridicules, vous donnez leur chance à de très jeunes réalisateurs en produisant leur film.

J. D'A.: C'est une comparaison qui me va droit au cœur parce que j'ai énormément d'estime pour Roger Corman. Mais franchement, je ne crois pas être à la hauteur...

*L: Votre premier film en tant que producteur est **Bloody Bird** de Michele Soavi.*

J. D'A.: Michele est un garçon intelligent et plein de qualités. Selon moi, il méritait de signer un film, qui a d'ailleurs gagné un prix à Avoriaz. Par contre, j'ai vu The Church qui ne m'a pas enthousiasmé. Je pense que Michele a dû subir les interventions de Dario Argento, et des coupes dans le budget pendant le tournage. Je crois qu'un jeune réalisateur devrait pouvoir travailler comme il l'entend, en totale liberté. C'est pour ça que je ne vais jamais sur les plateaux des films que je produis.



ANT... Joe fait marcher la boucherie du coin.



...ent LA ... en Italie, ...

L: *Ah bon, vous démentez la rumeur qui vous crédite de quelques scènes de Bloody Bird ?*

J. D'A. Absolument. Le film est entièrement de Michele. Même si, naturellement, nous avons discuté ensemble des scènes avant le tournage.

L. *Durant toute la série des* **Black Emanuelle**, *vous n'avez jamais eu de problèmes avec les producteurs de l'Emmanuelle originale ?*

J. D'A. Jamais, absolument jamais. Hé, la nôtre s'appelait Emanuelle. Avec un seul "m" !

L: *C'est quoi pour vous l'érotisme ?*

J. D'A.. Avant tout ce qui a trait au voyeurisme. Quand j'étais petit et qu'une portière de voiture s'ouvrait, je m'arrangeais toujours pour jeter un oeil aux jambes de celle qui conduisait. Des fois, par chance, j'apercevais ses dessous. Un moment fugace, du plus pur érotisme.

L. *Quelle est votre méthode de travail sur un film ? Une longue préparation ou une improvisation au jour le jour ?*

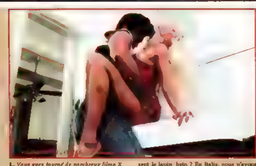
J. D'A.. Aujourd'hui, j'ai de nombreuses expériences cinématographiques derrière moi et je m'en sers pour suppléer une préparation idéale. Avant, j'étais beaucoup plus exigeant avec moi-même. Maintenant, bon, j'arrive sur le plateau, et tout est plus ou moins préparé. Quand je tournais les soft-core aux USA, je pouvais fort bien changer une scène au dernier moment, passer d'une piscine à une discothèque, parce que le local n'était soudainement plus disponible.

L. *C'était comment, l'Amérique ?*

J. D'A . Nous ne faisions que des films tournés en anglais, en prises de son directes, pour le marché américain. Impossible, donc, de faire la même chose en Italie, de recréer les ambiances, "d'importer" des acteurs de langue anglaise.

L.. *Vous n'avez jamais eu la tentation de vous nommer "auteur", comme la majeure partie des réalisateurs populaires italiens ?*

J. D'A.. On ne se nomme pas "auteur" comme ça. Ce sont les autres, le public, les gens du cinéma qui peuvent dire de quelqu'un s'il est un auteur ou pas. Je me définis seulement comme un artisan discret. Parfois, ça me plairait bien d'être davantage présomptueux, mais je m'amuse beaucoup plus ainsi.



L., *Vous avez tourné de nombreux films X*

J. D'A., Oui, il y avait un énorme marché pour ces produits qui ne coûtent rien. Filmer deux personnes en train de faire l'amour est la chose la plus économique qui existe. Puis le marché s'est petit à petit refermé sur lui-même, autant à cause de l'arrivée des vidéocassettes que de la libéralisation des moeurs, laquelle a tué le goût d'aller au cinéma seulement pour voir un film scandaleux.

L. *Dans* **Blue Holocaust**, *il y a des scènes difficilement soutenables. Comment avez-vous réalisé les effets spéciaux ?*

J. D'A. Ah, ah, les spectateurs pensaient que nous avions carrément filmé une autopsie. C'est dingue la frousse qu'ils avaient. En fait, rien de ce qui est montré dans le film n'est vrai. Toute cette viande, les



D[illegible] WITCHCRAFT, et [illegible] DEAD. [illegible]le donc LA CASA V.

boyaux, le coeur, venaient de la boucherie du coin. Ensuite, c'est la façon de filmer qui apporte une touche de réalisme.

L. ***Anthopophagous*** *et sa suite.* ***Horrible*** *sont encore plus gore*

J. D'A. Oui, le héros, George Eastman, mange un foetus dans **Anthropophagous**. Encore une fois, le public s'est imaginé des choses, alors que le foetus est un lapin dépecé avec un boudin en guise de cordon ombilical. Quand la scène intervient, les spectateurs se retournent par peur de regarder. Comment voulez-vous qu'ils reconnaissent le lapin, hein ? En Italie, nous n'avons pas les mêmes moyens que les Américains, mais nous avons cette fantaisie qui nous permet d'obtenir d'excellents résultats. Mes films post-atomiques, je les ai faits avec des armes utilisées dans les westerns et des bidons d'essence. Pour **Caligula**, Michele Soavi, qui était alors acteur, se fait couper la langue. Et bien, il avait dans la bouche une véritable langue d'agneau. Un effet terrible, qui n'a rien coûté, à part la langue d'agneau.

L. ***Evil Dead I et II*** *(****La Casa I et II****) ont bien marché en Italie, non ?*

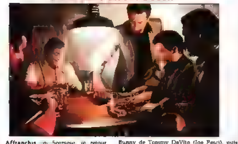
J. D'A.. Oui oui. Si bien que nous exploitons le film avec ma maison de production, *Filmirage*. **Ghosthouse (La Maison du Cauchemar)** est sorti sous le titre **La Casa III** et **Witchboard** est devenu **La Casa IV**. On s'apprête à sortir **La Casa V** !

L. *Des projets ?*

J. D'A.. Une copie de **RoboCop**, **Robostorm**. Les robots seront cinq, un bon et quatre méchants. C'est Jerry Lively qui réalisera le film. Il a déjà fait pour nous une comédie, **Hot Taps**. Personnellement, je m'occupe d'un érotique, **La Donna di una Sera**. Ensuite, nous nous attaquerons, avec Jerry Lazarus, qui a écrit tous les **Police Academy**, à un mixte de **Batman** et de **Teenage Ninja Mutant Turtles**, intitulé **Bat Amazing Kung-Fu**. Je pense que ça devrait marcher..

Propos recueillis par **Alberto FARINA**
(Traduction : **Vincent GUIGNEBERT**)

LES AFFRANCHIS

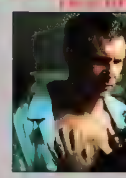


Les **Affranchis** où Scorsese se retour. Après avoir filmé aveuglément son Jésus sur la croix, au paroxysme de la souffrance, quasi maso, après avoir récité comme un chef le cinéma qu'il connaît par coeur dans le premier segment de **New York Stories**, Scorsese écrit. Son roman s'appelle **Les Affranchis**. L'histoire : 25 ans de Mafia racontés et vécus par Henry Hill (Ray Liotta), de l'adolescence à l'âge mûr. Un tiers de vie du côté de la flambe, de l'argent, du meurtre, de la drogue, des femmes, des relations superficielles, des coups montés, de la trahison, de la peur... Un tiers de vie dans la Mafia. Pas celle, solennelle, du **Parrain**, non. Ni celle, implacable, de **Cosa Nostra**. Encore moins celle, à la gentille agonie, de **Premiers Pas dans la Mafia**. Non la Mafia des **Affranchis** n'existe pas, le terme n'est à aucun moment employé dans le film. **Les Affranchis**, qui retrace donc la vie de Henry Hill, se refuse d'inspecter d'une façon manichéenne le milieu pour nous présenter ceux qui l'habitent. Sans détour, ni sympathie, ni complaisance. Objectivement presque.

Le quart de siècle des **Affranchis** est traversé de personnages à la fois pittoresques, chaleureux, violents, naïfs, drôles, immoraux, infects... On peut pouffer de rire aux provocations verbales dignes d'un Bugs Bunny de Tommy DeVito (Joe Pesci), puis s'étrangler de stupeur lorsqu'il envoie ad patres un jeune serveur qui a osé lui faire une remarque désobligeante. Puis pouffer de rire à nouveau... La progression, la morale des **Affranchis** échappe à toute volonté des auteurs. C'est le temps qui se joue à l'écran du destin des personnages. On n'échappe pas de façon innocente au Milieu. Scorsese se contente de raconter. Il phrase sa mise en scène, soigne ses chapitres, n'omet aucun effet de style. On découvre alors qu'il n'y a rien de plus littéraire que le cinéma lorsqu'on consent à prendre son temps, à faire jouer ses acteurs, à contourner la facilité de la dramaturgie. **Les Affranchis** débute là où le cliché a rendu son dernier souffle. Terrain vierge pour le film le plus important de l'année.

Vincent GUIGNEBERT

Goodfellas USA 1990. Réal. : Martin Scorsese. Scén. : Nicholas Pileggi et Martin Scorsese d'après le livre de Nicholas Pileggi. Dir. Phot. : Michael Ballaus. Prod. : Irwin Winkler. Int. : Robert De Niro, Ray Liotta, Joe Pesci, Lorraine Bracco, Paul Sorvino, Frank Sivero, Tony Darrow. Dist. : Warner. Dur. : 2 H 21. Sorti à Paris le 12 septembre 90.



Présumé innocent a tout du suspense policier bon ton à la morale irréprochable. Un procureur marié, Rusty Sabich, bon père de famille, commet l'erreur fatale de coucher avec une de ses collègues de bureau. Quand celle-ci est assassinée, il sera accusé de ce meurtre.

C'est bien fait pour lui, il n'avait qu'à pas aller traîner ailleurs que chez sa femme. Le syndrome **Liaison Fatale** a encore frappé. Le puritanisme exacerbé du film d'Adrian Lyne a bel et bien marqué le cinéma américain. Aujourd'hui, si un personnage trompe sa femme, il sera obligatoirement puni, comme, ici, ce procureur qui, pour quelques nuits d'amour illégitimes, manque de se retrouver en prison pour le restant de ses jours. Bientôt, on enverra à la chaise électrique celui qui, même, avait falsifié son mot d'excuse. On se demande quand même si en se mettant dans une position de juge moral, le cinéma n'outrepasse pas ses fonctions.

Parce que c'est ainsi que Pakula tourne son film. Il ne se contente pas de nous raconter

DETOUR

Négatif brulé. Film à jamais perdu. Comme tant d'autres. Et puis, plus de place dans ce qui doit rester du cinéma. Oubliettes. Jusqu'au jour... Jusqu'au jour où des obstinés qui se passionnent pour tout ce qui est en marge, retrouvent une copie, en bon état. Des fous certainement. Jusqu'au jour où **Détour**, par l'intermédiaire de Jean-Pierre Jackson, (res)sort en France.

Accueil triomphal ? Loin de là. Trop petit, trop culte. Un film de cinémathèque. Pas de critiques. Peu importe. Ce qui compte, c'est la découverte d'une oeuvre rare. Et ça, c'est sans prix.

Détour est un film noir, tout à la fois extraverti et classique. Une oeuvre minimaliste : 1 semaine de tournage, 1 H 07 de cinéma à l'arrivée. Pas de temps perdu. Pas le temps d'en perdre. La rigueur même. Sans emphase, ni complaisance. Tranchante. Au dialogue dispendieux. Si dispendieux qu'il vous inonde, c'est vrai, un peu trop. Mais tant pis. On prend quand même. Parce que des héros qui n'en sont pas, il n'en reste plus. Parce que Edward George Ulmer, cinéaste oublié, fait dans l'humain "despair". Parce



que des histoires intransigeantes, qui flirtent avec les limbes. Hollywood et le reste n'osent plus les produire. **Détour** est un de ces films qui a su traverser le temps, grâce finalement, à très peu de choses : un abandon total pour l'histoire et les êtres, aux visages si expressifs, qui la peuplent.

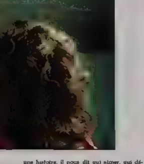
Gilles BOULENGER

USA 1945. Réal. : Edward George Ulmer. Scén. : Martin Goldsmith. Dir. Phot. : Benjamin H. Kline. Mus. : Leo Erdody. Prod. : Leon Fromkess. Int. : Tom Neal, Ann Savage, Claudia Drake, Edmund McDonald, Tim Ryan, Roger Clark. Dist. : Sinfonia. Dur. : 1 H 07. Sorti à Paris le 3 octobre 90.

HENRY

Aux Etats-Unis, le terrible MPPA vient de décorer **Henry & June** d'un X interdisant le dernier film de Philip Kaufman de connaître une distribution normale. Au tiroir donc **Henry & June**, on a dit. Or, alors, il va falloir couper ici et là, alléger l'infâmie, adoucir le propos, suggérer l'érotisme. La question s'impose alors, cruciale : comment alléger une infâmie poids-plume, adoucir un propos sans piquant, suggérer un érotisme d'où est absente le moindre "BIP" (encore un coup du MPPA). Comment, oui, comment faire moins que rien du tout ? Ah, mystère du puritanisme et de la bonne conscience, quand tu nous tiens...

Henry & June relate la rencontre entre Anaïs Nin, engagée dans un mariage qui la contente dans l'ennui qu'il procure, et Henry Miller, l'écrivain scandaleux soutenu par son épouse June. Anaïs tombe vite amoureuse de la vie menée par Miller dans le Paris des années 30, se trouble devant la beauté de June, et découvre qu'une nouvelle vie s'ouvre devant elle. Une histoire comme une autre où Philip Kaufman cerne avec



une histoire, il nous dit qui aimer, qui détester, comment réagir à... Et là, c'est carrément détestable.
D'autant plus que rien n'est très passionnant dans ce film. Ni le scénario au dénouement téléphoné que le moindre amateur de polar aura deviné au bout d'une demi-heure de projection, ni la mise en scène banale et sans surprise de Pakula. Seul Harrison Ford tire son épingle du jeu. Il est l'unique à donner un peu de vie au film via son personnage, et à sortir le spectateur de la torpeur dans laquelle **Présumé Innocent** l'avait plongé.

Didier ALLOUCH

1990 Etats-Unis. Réal. Alan J. Pakula. Prod. Sydney Pollack. Scén. Frank Pierson et Alan J. Pakula d'après le roman de Scott Turow. Phot. Gordon Willis. Mus. John Williams. Déc. George Jenkins. Int. Harrison Ford, Brian Dennehy, Raul Julia, Bonnie Bedelia, Greta Scacchi, Paul Winfield. Dist. Warner. Dur. 2 H 07. Sorti à Paris le 10 octobre 90.

PREMIERS PAS DANS LA MAFIA



Si on s'est levé du pied gauche, **Premiers Pas dans la Mafia** (oui. **The Freshman** veut dire **Premiers dans la Mafia**, replongez dans vos dicos quoi !) apparaîtra comme une entreprise sinistre. Aller déterrer la big star Marlon Brando, l'intouchable et inégalable acteur, pour lui demander de s'auto parodier, c'est accrocher l'aura au porte manteau, briser le respect du silence, détruire le mythe. C'est sinistre.
Mais mais mais mais... bon. Primo, rien ne vous oblige à vous lever du pied gauche. Et secundo, même si, **Premiers Pas dans la Mafia** et sa fine touche de magie vous guériront vite de toute animosité par principe.
Klark (Matthew Broderick) débarque à New York pour suivre des études de cinéma. Alors que son prof axe les cours sur **Le Parrain 2** de Coppola, Klark est amené à rencontrer Carmine Sabatini. La ressemblance avec Don Corleone est frappante. On lui glisse à l'oreille que c'est Sabatini qui a inspiré le film. Klark devient le petit protégé de ce mastodonte italien opérant dans le fond de son restaurant. Sans sans rendre compte, il officie pour le compte de la Mafia. Et plus Klark doute de l'éthique de Sabatini, plus Sabatini intègre Klark dans la famille. Evidemment, ni Sabatini, ni la Mafia, ni la famille, ne fonctionne comme dans **Le Parrain 2**.
The Freshman ne rime vraiment pas avec son titre français. Ce ne sont pas les premiers pas de Matthew Broderick que l'on retient mais les derniers de Marlon Brando. Le film de Andrew Bergman est placé sous le signe de la vieillesse. La tendresse naissante à l'approche des vieux jours, la dernière étincelle dans l'oeil rusé d'un vieillard, les espoirs placés dans l'arrivée imminente de la retraite. **The Freshman** marque dignement et légèrement la fin. D'une époque - Don Corleone est mort, vive Sabatini. Et d'un acteur, Marlon Brando qui, en s'auto-parodiant, réussit encore à nous attendrir. Un joli film.

Vincent GUIGNEBERT

The Freshman. USA. 1990. Réal. et scén. Andrew bergman. Dir. Phot. William A. Fraker. Mus. David Newman. Prod. Mike Lobell. Int. Marlon Brando, Matthew Broderick, Bruno Kirby, Penelope Ann Miller, Frank Whaley. Dist. Columbia Tri Star. Dur. 1 H 43. Sortie prévue le 24 octobre 1990.

& JUNE

de la ceinture et ne rate jamais une occasion d'animer le dessous. A cet égard, on pourrait, sans mauvaise foi, ou si peu, déduire de **Henry & June** que Miller écrivait plutôt avec sa "BIP" (oui, bon) qu'avec sa plume. Après l'insoutenable légèreté de **L'Insoutenable Légèreté de l'Etre** Kaufman s'enlise dans le drame déshabillé, la psychologie du désir et l'art de mes deux. L'alibi culturel, hier Kundera, aujourd'hui Miller, vaut toutes les armures du monde. Le genre de film, lui, doit finalement pas mal à **Emmanuelle**. Il n'y a que des érotomanes bien éduqués qui pourront lui trouver un soupçon de charme.

Vincent GUIGNEBERT

1990 Etats-Unis/France. Réal. Philip Kaufman. Scén. Philip et Rose Kaufman d'après le livre de Anaïs Nin. Dir. Phot. Philippe Rousselot. Décors Guy-Claude François. Prod. Peter Kaufman, Walrus & Associates LTD. Int. Fred Ward, Uma Thurman, Maria De Medeiros, Richard E. Grant, Kevin Spacey... Dist. UIP. Dur. 2 H 14. Sorti à Paris le 10 octobre 90.

SEX & PERESTROIKA

Une entreprise assez étonnante. Découvrir l'ouverture sur l'Occident de l'Union Soviétique sous un jour coquin et inédit : la vie sexuelle des Russes. Surtout des jeunes femmes bien faites. Produit par le promoteur d'**Emmanuelle**, conjointement réalisé par Francis Leroi (l'un des ex-ténors du porno made in France) et François Jouffa (érotomane bien connu, homme de radio et metteur en scène d'une **Bonzesse** qui, autrefois, fit scandale), **Sex & Pérestroïka** est une espèce de documentaire romancé tourné sur les lieux de l'action. Des tracts annoncent le tournage d'un film érotique français à Moscou. Un casting est organisé et des dizaines de beautés locales se dessapent sans pudeur aucune. Les recherches ne donnent pas grand chose. Il faut arpenter les rues de la capitale pour mettre la main sur les oiseaux rares. Les cinéastes visitent donc des squatts, fréquentent des concerts punk et le *McDonald* du coin où stationne en permanence une file d'attente d'au moins trois heures. Les femmes rencontrées se racontent, s'exhibent, parlent de Gorbatchev... Du cul, il y en a dans **Sex & Pérestroïka**. Davantage de cul que de politique d'ailleurs. Mais le sexe est révélateur



du mal soviétique, des changements profonds qui s'opèrent. On peut, entre deux beautés exotiques dans le plus simple appareil, se prendre la tête, tenter de comprendre les pensées de gens brimés par 70 ans de communisme répressif. Tour à tour authentique et fictionnel, **Sex & Pérestroïka** sort évidemment de la routine du cinéma érotique et du documentaire prude ou scandaleux. Ce n'est pas un petit mérite.

Cyrille GIRAUD

France. 1990. Réal. Francis Leroi & François Jouffa. Montage Michel Lewin. Mus. Ivan Jelvic. Prod. Alain Siritzky. Int. Elena Massourenkova, Génia Krukova, Ekatérina Inovenkova, François Jouffa, Olga Kopoçova, Hélène Koutcherenko. Dist. ASP. Sortie prévue le 10 octobre 1990.

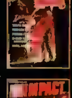
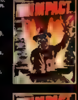
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
24 Dossiers Dario Argento et Ray Harryhausen.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
28 Dossier Les trois "Guerre des Etoiles".
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série: Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 La Préhistoire au Cinéma, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 Street Trash, Demons II, Bloody Bird, L'Exorciste.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier Superman, Hellraiser, Lucio Fulci, la Série B.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Festival du Rex, Elmer, Dossier zombies.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc. Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II, Avoriaz 1989.
58 Cronenberg, Brazil, Invasion L.A., Munchausen.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indiana Jones 3, Batman, The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc... The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Le Fantôme de l'Opéra, Nightbreed, Frankenstein.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Lucio Fulci, Le "hard gore", Avoriaz 1988.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Retour des M.Vivants II.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tout Hork.
19 The Punisher, Phantasm I et II, Avoriaz 89.
20 Indiana Jones, Pet Sematary, Invasion L.A.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24 Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall. Entretien : R. Corman.

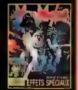













BON DE COMMANDE

MAD MOVIES
23 24 26 27 28 29
30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49
50 51 52 53 54 55 56 57 58 59
60 61 62 63 64 65 ☐ ☐ 37HS

IMPACT
1 2 3 4 5 6 7
8 9 10 11 12 13 14 15 16 17
18 19 20 21 22 23 24 25 26 ☐

Pour commander découpez (ou recopiez) le bon de commande remplissez le entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, et le 25: épuisés). Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM__________ PRENOM__________

ADRESSE______________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint.

(Cachan)

Je viens à peine d'achever la lecture assidue du dernier numéro d'*Impact*. Je me surprends à penser vivement le prochain !" J'en suis encore tout abasourdi. Diantre quelle gifle. Le journal possède un style inimitable, un ton critique, satirique, comique, vif, bref jeune. De nos jours, il est rare de dégoter des perles pareilles. J'ai découvert votre magazine dans un aéroport alors que mon regard allait glisser sur un quotidien, mais la couverture de Meiki m'a retenu. A fur et à mesure de ma lecture dans l'avion, je découvrais un magazine qui ne se prend pas au sérieux et étudie avec justesse et précision les films d'habitude collés au placard (de la vidéo). *Impact* parle enfin du vrai cinéma d'action avec des termes qui sonnent juste et fort. Par la même occasion, je m'initiai à *Mad Movies* qui aura eu le mérite de me faire apprécier le fantastique. Je suis devenu accro.
Je tiens toutefois à vous dire que ces dossiers "super nanas" même s'ils ne correspondent pas tout à fait à l'image d'*Impact*, m'ont semblé instructifs. Au-delà de toute arrière pensée, cela nous a permis une brève exploration d'un milieu cinématographique banni par beaucoup. Quant à l'éternelle polémique : *Impact* est-il nécessaire ? Je réponds sans plus attendre "oui" ! Il a trouvé rapidement et courageusement sa voie. La qualité littéraire, graphique, artistique et photographique de la revue s'avère incontestable. *Mad Movies* et *Impact* sont complémentaires. Deux questions me trottent néanmoins dans la tête. Comment se fait-il que vous tiriez seulement à 70.000 exemplaires ? Pourquoi ne peut-on pas s'abonner à *Impact* ?
Personnellement, j'arrive à un moment crucial. J'ai décidé de faire des études de journalisme pour ensuite me spécialiser dans le cinéma. Quelle est la voie à suivre ?

Merci de nous cirer les pompes. Elles brillent tellement qu'on ne peut plus les fixer. Au-delà de toute flagornerie, cela nous touche quand même.
70.000 exemplaires de tirage, ce n'est vraiment pas si mal. Passer au-dessus signifie aussi changer totalement, y compris la structure. On ne s'abonne pas à Impact car personne à Mad ne se sent le courage de prendre en charge le surplus de travail. Quant aux études de journalisme, il n'y a pas de règle. Certains atteignent le top avec le certificat d'études, d'autres sont bardés de diplômes mais scribouillent des faits divers ! Alors ? Faut simplement de la passion, une bonne culture générale, une pratique de l'anglais acceptable, savoir écrire vite et bien, ne pas hésiter à bosser le dimanche !

(Nancy)

En plus de la commande de quelques anciens numéros (des sous, des sous !) de la vénérable revue, je voudrais te faire part de mon humble avis (le philosophe Confucius ne serait pas parmi tes ancêtres non ?) sur l'affaire du dossier "Super Nanas"... "Encore !" vas-tu peut-être t'écrier ? Il y en a qui aime retourner le couteau dans la plaie ! Ma critique se veut constructive.
Dans l'ensemble, je suis d'accord avec les lecteurs. Dix pages pour nous parler de Tracy Lords et de ses copines, c'est vraiment trop. Tu aurais été plus inspiré dans le numéro 27 en évoquant de vrais super-nanas. L'interview de Cynthia Rothrock sauve l'honneur, ai hâte de la voir voler la vedette à Stallone dans un prochain film. Concernant cet article, Cynthia Rothrock avoue avoir fait une brève apparition dans Le Sens du Devoir. J'ai vu le film mais pas de Cynthia. D'autre part, l'entretien laisse à penser que China O'Brien est un bon film tandis que dans votre numéro 21, vous souligniez sa nullité. Faudrait savoir ! *(c'est archi nul, point final).*
Outre Miss Rothrock, il existe une ribambelle de super nénettes qui mériteraient qu'*Impact* leur consacre quelques lignes ou une rétrospective de leur carrière musclée. Je ne citerai que Michelle Khan, Cynthia Khan, Angela Mao, Jenette Goldstein (Aliens), Grace Jones, Brigitte Nielsen, Sandhal Bergman, Sarah Douglas... J'attends donc avec impatience un dossier *Super Nanas III* digne de ma revue préférée.

Il est clair que l'érotisme et les pin-up à poil ne sont pas la vocation d'Impact. Frustrant. Excellente idée que celle d'un dossier Super Nanas III uniquement basé sur les vedettes mentionnées. Pour bientôt...

(Montbéliard)

Bravo pour le numéro 28 d'*Impact* qui est vraiment bandant. J'ai retrouvé là le plaisir de lire un magazine que je croyais perdu. *Impact* s'est contenté, deux numéros durant, de dossiers dont on a rien à foutre. Les muscles des mecs (surtout Van Damme qui doit avoir des actions dans la revue), les culs des nanas (*tu as quelque chose contre le cul des nanas toi ?*) qui déborde de la page X, des tonnes de trucs style Cannes 90, Jackie Chan, Traci Lords, Lady Kamikaze... Rien que de la rétrospective et presque pas de films. Dans le numéro 28, les choses s'arrangent : davantage de critiques, des ciné-clubs superbes... Avant, on avait l'impression qu'aucun film ne sortait dans les deux mois suivant la parution.
Bravo donc, et continuez longtemps sur l'exemple du 28, même si je pense que la vidéo prend trop de place et que le courrier des lecteurs ressemble à celui de *OK Magazine* !!!

Le contenu d'Impact dépend en majeure partie de l'importance de l'actualité. Toutes les revues de cinéma en sont là. Pas d'actualité : nous nous consacrons alors à une rétrospective impossible à traiter dans les périodes chargées. Les dossiers sont néanmoins demandés. Quant à la vidéo, elle occupe une place de plus en plus importante dans la vie cinématographique. Nous serons au diapason. Des films importants sortent directement en cassette. On attend même le Pink Cadillac avec Clint Eastwood que la Warner hésite à sortir en salles pour cause de nullité. Quant au courrier, excuse nous d'être débile !

Le Carton du Mois

LADY BEWARE



Voilà qui change singulièrement de tous ces psycho-killers où des jeunes femmes subissent les assauts de dingues homicides. Réalisé par une femme, Karen Arthur (**The Mafu Cage**, un **Max Mon Amour** avant la lettre), **Lady Beware** présente une styliste spécialisée dans les vitrines de grands magasins. C'est justement l'une de ses œuvres qui séduit Jack, père d'une petite fille, un type à priori normal. Jack accable Katya d'appels anonymes, visite son appartement pendant son absence, s'imprègne de son odeur... Karen Arthur ne se plie jamais aux règles du genre. Pas de meurtres mais une tension croissante, pas de suspense gratuit mais une description clinique des motivations de Jack. D'ailleurs, celui-ci est très souvent décrit de manière impudique. Karen Arthur montre de manière assez prononcée ce que des metteurs en scène mâles osent à peine suggérer. Le rythme lent instaure progressivement un climat nocturne entêtant tandis que la victime se rebiffe contre l'agresseur lors d'un superbe dénouement. Mme Christophe Lambert, Diane Lane, affirme des dons de comédienne qu'on lui connaissait à peine et dévoile une plastique disons... potelée !

USA 1987. Réal. Karen Arthur. Int. Diane Lane, Michael Woods, Cooter Smith, Edward Penn... Dist. Antarès-Travelling



RIVIERE DE LA MORT

Inspiré d'un roman d'Alistair McLean, l'auteur des "Canons de Navarone", **Rivière de la Mort**, à la manière de **Marathon Man**, pourchasse le nazi réfugié au fin fond d'une jungle d'Amérique du Sud. Un élève de Mengele, Manteuffel, ourdit le sombre plan de répandre une épidémie mortelle à travers le monde en utilisant l'Amazone comme porteur du germe. Série B carrée, bien menée, **Rivière de la Mort** renoue avec ces aventures désuètes qui faisaient fureur dans les années 60. Fille de savant, armée clandestine, aventurier bourru, gentils et méchants indigènes, cité légendaire, jungle hostile... Steve Carver y croit dur comme fer. Du coup, ce qui ne pourrait être qu'une accumulation de gros clichés, devient un divertissement plaisant.

River of Death. USA 1988. Réal. Steve Carver. Int. Michael Dudikoff, Robert Vaughn, Donald Pleasence, Herbert Lom, L.Q. Jones, Cynthia Erland. Dist. Delta Vidéo

LA PREUVE PAR 9mm

Rude journée pour Travis Winslow, veuf depuis peu, il apprend consécutivement le renvoi de l'école de sa fille Jennifer et le meurtre de son frangin. Pour sa fille, ça s'arrangera en faisant de la maîtresse d'école la sienne (mais pas d'école, vous suivez ?). Pour le frère c'est plus complexe. Trafiquant de drogue pour le compte de la Colombie, sa dernière livraison a mystérieusement disparu. Le fournisseur, ses dealers et la police sont sur les dents. Tous sont convaincus que Travis a récupéré la marchandise et il va bien falloir qu'il la rende, ou sa progéniture risque d'en pâtir. Tonique, ce petit film d'action vaut pour quelques saillies d'humour noir et des personnages pittoresques qui s'entrecroisent au détour de rebondissements constants.

Black Snow. USA 1989. Réal. Frank Patterson. Int. Jane Badler, Peter Sherayko, Randy Brooks. Dist. CBS/FOX.

STREET SOLDIERS

Prenant **Les Guerriers de la Nuit** et **Colors** comme références, la jaquette oublie l'inspiration la plus évidente de ce film sur la violence urbaine de Los Angeles, **Karaté Kid**. L'acteur principal, Jun Chong, partant du principe qu'on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même, a également écrit l'histoire et produit le film. Totalement prévisible, le scénario accumule les poncifs avec obstination et sans la moindre imagination. L'argument est ténu : deux gangs se battent pour une rue que chacun prétend contrôler. Il y a les gentils (les Tigers) et les méchants (les autres), reconnaissables à leurs sales gueules et leurs blousons de (durs à) cuir. Drame : le tigre en chef est amoureux de l'ex-petite amie du boss de l'autre gang (qui lui donne le doux nom de "Chienne"). Un expert en karaté va l'aider à garder sa conquête. Rien à signaler.

USA. 1989. Réal. Lee Harry. Int. Jun Chong, David Homb, Jonathan Gorman. Dist. Delta Vidéo



LE BEAU, LA BRUTE ET LE MALIN

On n'attendait pas grand chose de Max Kleven, coupable d'un sous-Rambo avant la lettre (Destructor) ; on attendait encore moins de la vedette trop bien coiffée de la série K 2000, David Hasselhoff. Et pourtant ce **Beau** tape en plein dans le mille. Sur un ton léger, rapide, Max Kleven met en scène trois mercenaires à la petite semaine bossant pour un type louche avançant à des détenus l'argent de leur caution. Le trio se retrouve aux trousses d'une riche héritière déshéritée enlevée deux fois de suite pour qu'elle ne témoigne pas à certains procès. On s'amuse, et les personnages de chasseurs de primes réservent quelques surprises, surtout le Malin, as de la guérilla et père d'une famille très nombreuse. Même David Hasselhoff s'en tire avec les honneurs en parodiant ses performances télévisuelles.

W.B., Blue and the Beaver. USA. 1987. Réal. Max Kleven. Int. David Hasselhoff, Linda Blair, John Vernon, Tom Rosales. Dist. Antarès-Travelling.

TEMOIN A TUER

Pas facile d'être témoin d'un assassinat commis par la Mafia et vouloir témoigner. On a déjà connu cela, en plus speedé, avec **Bullitt**. Ce téléfilm du réalisateur de FX, **Effet de Choc** se veut plus psychologique. Le gros chat de procureur (Brian Dennehy) joue avec la petite souris (Aidan Quinn) afin qu'il revienne sur sa décision et accepte de ne plus témoigner au procès, la vie de sa famille étant en cause. Pour étoffer son histoire, le scénariste emprunte à quelques reprises des ficelles un peu grosses, mais l'ensemble tient la route. Les acteurs, excellents, y sont pour beaucoup.

Perfect Witness. USA. 1989. Réal.: Robert Mandel. Int.: Brian Dennehy, Aidan Quinn, Stockard Channing. Dist.: Warner Home Vidéo.

DERNIER VOL POUR L'ENFER

Une nouvelle escapade du millième commando américain au sein du Triangle d'Or. Le balèze Reb Brown se doit de capturer un trafiquant américain, bon père de famille, lui-même prisonnier du Général Lin, un des princes du patelin. Embuscades, trahison, asiatiques sadiques et traîtres, femme guerrière, amour filial, attentats, jungle... Rien ne manque à l'appel. On a l'impression d'avoir vu ce spectacle au moins cent fois. Il se regarde néanmoins d'un œil amusé, surtout lorsque Reb Brown tente de jouer la comédie. Un spectacle idéal pour *La 5* en prime-time !

Ultimo Volo all'Inferno. Italie. 1989. Réal.: Paul D. Robinson (Ignazio Dolce). Int.: Reb Brown, Michelle Dehne, Chuck Connors... Dist.: Fil à Film.

MISSILE

Une série B italienne d'une rigueur inhabituelle. Pendant la Deuxième Guerre Mondiale, sur une île du Pacifique, un officier allemand liquide des militaires anglais et prépare le terrain à l'installation d'un missile destiné à rayer Washington de la carte. Lorsque les nazis débarquent, celui-ci, dégoûté par les massacres, fait cause commune avec les Britanniques... Remarquablement interprété par David Soul, **Missile** est beaucoup mieux écrit, réalisé, monté, que la plupart des films italiens de sa catégorie. Sa réussite est d'autant plus probante que la psychologie des personnages est soignée, en particulier les liens faits d'amour et de belligérance qui unissent l'allemand Martin Henkel et une blonde hollandaise.

Tides of War. Italie. 1988. Réal.: Nello Rossati. Int.: David Soul, Yvette Heyden, Ernest Borgnine, Bo Svenson... Dist.: Zeed Production.



KARATE TIGER II

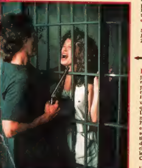
Aucun rapport avec le **Karaté Tiger** de Van Damme, sinon la présence du même metteur en scène. Mais cette fausse séquelle est largement supérieure à l'original. Il s'agit une fois de plus d'une histoire post-Vietnam où un américain constitue une bande de costauds pour retrouver sa petite amie retenue par les communistes. Après une visite guidée de Bangkok, grand sponsor du film, l'action se situe dans les rizières encore fréquentées par les Soviétiques. Bien manichéen, desservi par un doublage lamentable, **Karaté Tiger II** vaut uniquement pour ses affrontements à mains nues. Originaux et violents, ils évitent astucieusement le déjà-vu et réservent quelques gadgets sadiques bien rigolos. Cynthia Rothrock lève toujours la jambe avec la même virtuosité.

No Retreat No Surrender 2/ Raging Thunder. Hong Kong. 1987. Réal.: Cory Yuen. Int.: Loren Avedon, Max Thayer, Cynthia Rothrock, Matthias Hue... Dist.: Delta Vidéo.

PRIVATE INVESTIGATIONS

Un petit polar sympa où l'on retrouve quelques uns des responsables de **Kill Me Again**. Par la faute de son père, rédacteur en chef d'un quotidien, un jeune type se retrouve plongé dans une sombre histoire de trafic de drogue où trempent des ripoux... Le départ du film est excellent. Des événements absurdes s'enchaînent merveilleusement bien sans que le héros ne comprenne quoi que ce soit. Il y a bien un morceau de message sur son répondeur et surtout un cadavre dans sa salle de bain... Malheureusement, **Private Investigations** s'essouffle au terme d'une demi-heure. Restent quelques séquences surprenantes comme la pendaison progressive d'un détective sur une loreuse et une séquence onirique dans laquelle la tête de Clayton Rohner explose suite à une décharge de plomb... A voir néanmoins.

USA. 1986. Réal.: Nigel Dick. Int.: Clayton Rohner, Ray Sharkey, Talia Balsam, Paul Le Mat, Anthony Zerbe, Martin Balsam... Dist.: Delta Vidéo.



CAGED FURY

Le problème avec les films se déroulant dans les prisons de femmes, c'est qu'ils finissent tous par se ressembler. **Caged Fury** tente vaillamment d'échapper à la règle mais rien n'y fait. Les réjouissances commencent sur l'image de la hardeuse Kascha fuyant devant un maton sadique. C'est ensuite une oie blanche, postulante actrice à Hollywood, qui atterrit à Honeywell, le pénitencier vedette. Les gardiennes sont évidemment des gouines, le metteur en scène visite évidemment les douches et Paul Smith, plus cartoon que jamais, renouvelle sa composition de **Midnight Express**. Deux redresseurs de tort, dont un spécialiste des arts martiaux, se pointent dans **Caged Fury** comme autant de cheveux sur la soupe. A noter une séquence chaude et particulièrement efficace dans les toilettes crasses d'une boîte de nuit. Dans le genre, **Caged Fury** est plutôt une réussite.

USA. 1989. Réal.: Bill Milling. Int.: Roxanne Michaels, Erik Estrada, James Hong, Paul Smith, Richie Barathy... Dist.: Partner & Partner.

PANTHER SQUAD

Amateurs de ringardise définitive, à vos postes de combat ! **Panther Squad** risque fort de satisfaire les plus exigeants. Une escouade féminine menée par Sybil Danning (dont la garde-robe est aussi délirante que grotesque) affronte de pseudo écologistes désireux de protéger l'espace de la pollution. Ils piratent donc la jeep de l'espace et enlève une scientifique... Le gouvernement mondial décide de faire appel à une dizaine de donzelles bien entraînées. Réalisé par l'immortel auteur de **La Vie Sexuelle de l'Homme Invisible**, ce **Panther Squad** accumule dialogues risibles, bastons molles et mal réglées, seconds rôles ringards, décors miteux, clichés antédiluviens et vieux stock-shots piqués à l'Aérospatiale, remerciée en caractères énormes lors du générique de début... Sybil Danning s'y croit et roule du fessier avec une conviction qui force le respect.

France. 1986. Réal.: Peter Knight (Pierre Chevalier). Int.: Sybil Danning, Jack Taylor, Donald O'Brien... Dist.: Delta Vidéo.

Marcel BUREL



GINGER LYNN

Rentrer dans le hard quand on est jolie est chose facile. En sortir est déjà plus dur. Ginger Lynn, comme Traci Lords, cherche son second souffle dans la série B et Z. En attendant mieux...

Ce mois-ci, on va parler de celle qui a su insuffler une nouvelle vie au monde du X par sa fougue et sa haine des tabous (elle le dit elle-même, "je trouve les tabous laids"). Il s'agit de Ginger Lynn, qui officie maintenant, sous son nom complet, dans le milieu Z, où tout le monde aime sa grâce, son côté pimpant. Oui, tout le monde trouve vraiment Ginger Lynn Allen fraîche. Parlons donc du cas Lynn. Aaaahhh, le cas lynn, je suis tombé pile sur ce qui vous intéresse à entendre vos cris : "Youpi, le cas cas Lynn, cas cas Lynn, cas cas yahh". Cette petite bombe blonde originaire de Rockford dans l'Illinois a eu la chance d'avoir des parents merveilleux ; surtout sa mère, une vraie fée, on l'appelait d'ailleurs Mère Lynn, l'Enchanteresse. Ils étaient toujours à l'écoute de ce que disait la petite Ginger. Ainsi, quand elle voulut faire de l'équitation, ses parents lui offrirent un canasson et une place de lad à la mairie de la ville. Elle aimait bien son cheval, lynn, mais voyait autrement son avenir : "Je ne veux pas finir comme ça, lad de Rockford, je veux voir plus haut". Et c'est pour ça que ses parents l'envoyèrent sur l'école, Lynn. Ils espéraient aussi la calmer un peu et refréner ses désirs. Ginger avoue en effet avoir commencé à se masturber à l'âge de trois ans et avoir connu sa première expérience à treize. Mais l'école ne réussit pas à mettre au pas Lynn. D'autant plus qu'elle est rapidement repérée par les photographes de *Penthouse* et qu'elle devient aussitôt une Penthouse Pet. Ginger arrive naturellement en 84, après six mois de photos de nu, au hard par l'intermédiaire d'un superbe 35 mm de Sveltana, **Surrounder in Paradise**. Elle se lance à fond dans le monde du X avec succès puisqu'elle enchaîne film sur film et en totalise 80 au terme de deux années folles. Elle ne tourne pratiquement qu'en vidéo sous l'égide des plus grands réalisateurs du genre (Pachard, Seven, Dark Brothers...), acteurs (John Holmes, Ron Jeremy...), et actrices (Désirée Cousteau, Christy Canyon et surtout celle qui a débuté pratiquement en même temps qu'elle, Traci Lords). Comme Traci, Ginger a de grandes capacités orales et ses fellations sont une sacrée garantie (tout le monde connaît les pipes Lynn).
Elle a d'autres atouts bien sûr, ses épaules, ses miches, son fameux petit derrière qui en a fait craquer plus d'un.
Tout ça, c'est du Lynn tout craché. Ginger va être la première star de la société *Vivid* et contribue à son renom avec notamment la série dont elle est la vedette, **Ginger & Spice**. Début 86, elle décide de se retirer des plateaux en partie à cause du sida. Malgré sa courte carrière, Ginger est une star et une vraie. Elle continue de s'occuper de son Fan Club, écrit un livre, tient une rubrique mensuelle dans *Club International*, prend des cours de comédie au conservatoire de Beverly Hills et de Los Angeles, participe à des pièces de théâtre, prend des cours de chant et sort un disque, "Fantasy World" (hommage à l'homme qui a fait d'elle ce qu'elle est, le fameux Man Do Lynn). Elle fait également de nombreux castings de films traditionnels et manque de peu le rôle principal dans **Candyland**. Elle apparaît ensuite dans **Wild Man, Far Out Man** avec Tommy Chong, **I Was a Teenage Sex Mutant**, **Satan's Story Book** et toute une série de films avec sa copine Linnea Quigley dont les plus connus sont **Vice Academy I et II**.
La plupart de ces films sont inédits en salles mais on peut les trouver au hasard d'une programmation sur *La 5* et *M6* ou alors en vidéo.
Contrairement à Traci Lords, Ginger est devenue une véritable actrice même si elle est cantonnée dans des films de série B ou Z. Mais ne sont-ce point-là les meilleurs ?

Guy LIGUILI


BRUCE WILLIS
58
MINUTES
POUR VIVRE
DIE HARD 2
TWENTIETH CENTURY FOX PRÉSENTE
UNE PRODUCTION GORDON COMPANY/SILVER PICTURES
UN FILM DE RENNY HARLIN BRUCE WILLIS 58 MINUTES POUR VIVRE DIE HARD 2
BONNIE BEDELIA WILLIAM ATHERTON REGINALD VELJOHNSON FRANCO NERO WILLIAM SADLER JOHN AMOS
MICHAEL KAMEN MARILYN VANCE-STRAKER STUART BAIRD, ROBERT A. FERRETTI,
JOHN VALLONE OLIVER WOOD LLOYD LEVIN MICHAEL LEVY STEVE PERRY
DOUG RICHARDSON STEVEN E. de SOUZA WALTER WAGER
LAWRENCE GORDON, JOEL SILVER CHARLES GORDON RENNY HARLIN
20th CENTURY FOX

TOM CRUISE

peut pas
aller plus vite
que le tonnerre.

UNE PRODUCTION DON SIMPSON/JERRY BRUCKHEIMER

JOURS DE Tonnerre

(DAYS OF THUNDER)

PARAMOUNT PRESENTE UNE PRODUCTION DON SIMPSON et JERRY BRUCKHEIMER UN FILM DE TONY SCOTT avec TOM CRUISE ROBERT DUVALL RANDY QUAID
CARY ELWES JOURS DE TONNERRE (DAYS OF THUNDER) HANS ZIMMER BILLY WEBER et CHRIS LEBENZON DENNIS R. MOLEN
ROBERT TOWNE et TOM CRUISE DON SIMPSON et JERRY BRUCKHEIMER TONY SCOTT DISTRIBUÉ PAR UNITED INTERNATIONAL
UN FILM PARAMOUNT